

SOMMAIRE

- A la Serbie.* PHILÉAS LEBESGUE.
- II. Les sentiers nouveaux.*
A nos jeunes gens. JASA M. PRODANOVIĆ,
député, ancien ministre.
Pensées. BOŽA KNEŽEVIĆ.
- III. A travers notre histoire et notre littérature.*
Ivan Gundulić. P. POPOVIĆ,
professeur à l'Université de Belgrade.
La Serbie dans l'Histoire. DRAG. STEFANOVIĆ.
- IV. Poèmes et épisodes de la guerre.*
Entretien d'un jeune enfant serbe. V. J. ILIĆ.
Sous les forts. FRANZ HELLENS.
- V. Notre problème national.*
Le mauvais voisin. MILETA NOVAKOVIĆ,
professeur à l'Université de Belgrade.
- VI. Les amis de la Serbie,*
Nos amis Américains. R.
- VII. Les Serbes aux yeux des autres peuples.*
Les soldats serbes (1). COLONEL ANGELL.
- VIII. De la vie scolaire de notre jeunesse.*
La Jeunesse universitaire yougoslave
au Président Wilson. R.
Les Elèves serbes au Collège d'Uzès. M. D. MILINKOVIĆ,
professeur de Lycée.
- IX. L'Odyssée serbe.*
Sur le chemin de l'exil (suite et fin). M. MIHAJLOVIĆ.
- X. Pour la Patrie.*
Stévan Mičić. R.
Milan Papić. T.
- XI. Chronique littéraire.*
Un nouvel almanach serbe. M. V. BOGDANOVIĆ.
- XII. Carnet du mois.*
Un douloureux souvenir. M. V. BOGDANOVIĆ.
Les cours et conférences. R.
Touchant témoignage de sympathie. R.
Les nouvelles. R.
Les livres.
Notes de la Rédaction.

ILLUSTRATIONS

*Nos amis Américains. — Les Elèves serbes au collège d'Uzès. —
Embarquement des élèves serbes. — Stévan Mičić.*

1. Le Soldat serbe, traduit du norvégien. Librairie Delagrave.

La Patrie Serbe

REVUE MENSUELLE
pour la Jeunesse Serbe en exil

DIRECTEUR :

Drag. D. IKONIĆ, Docteur en Philosophie.

A la Serbie.

Hommage à M. Vesnić.

Je révère ton deuil, ô Serbie, et mon âme
Se penche en pleurs sur toi;
Je voudrais que mon chant fût un tocsin qui clame
Ta souffrance et ta foi.

Ah! l'orage d'hier! Avec toute sa foudre,
Avec ses mille éclairs
Il fonce. Prêtre fou, le ciel semble recoudre
Sa chasuble à l'envers!

Tu es le chêne dur dont le vent tord la tige
Et casse les rameaux;
Tes fibres craquent; mais tu braves le vertige,
Tous les feux infernaux!

Tu es le chêne-fée au merveilleux feuillage :
— Une vierge en ton cœur! —
Ah! les graves chansons dont nul ne connaît l'âge
Et que disent en chœur

Tes oiseaux ingénus enivrés de lumière,
Au retour du printemps!
Mais, dans ton ombre, qui frémit comme bannière
Aux longs plis flottants,

Il y a d'autres voix qui parlent, des voix d'anges
Arrêtés en plein vol!
Et j'aperçois, baignés de sang, souillés de fanges,
Tes rameaux sur le sol...

* * *

Tes morts, oh ! tous tes morts, ce soir, dans le silence
Près de l'arbre, à genoux !
Que veulent-ils me dire, et pour quelle espérance
Ont-ils quitté leurs trous ?

Et j'entends des sanglots sourdre d'entre l'écorce ;
L'arbre blessé se plaint ;
Il saigne. La tempête a dévasté sa force ;
Tout amour semble éteint.

Sous l'assaut des vents fous les astres tourbillonnent :
On dirait que la Mort,
Brisant des cieus hautains la divine couronne,
En éparpille l'or.

Et voici que des coups lourds comme le tonnerre
Heurtent le triste tronc ;
Les âmes des aïeux, cortège centenaire,
Vibrantes sous l'affront,

Bourdonnent dans la nuit comme un essaim d'abeilles
Et, d'instant en instant,
L'essaim grossit : ce sont les âmes non pareilles
Des derniers combattants,

Ames jeunes, de haine encor toutes crispées,
Qui portent dans leur sein
L'odeur de la bataille et le bruit des épées,
Un grand vœu resté vain !

* * *

Sous les coups acharnés l'arbre ébranlé chancelle ;
Les bûcherons d'enfer
Font voler les éclats comme autant d'étincelles ;
Mais le ciel s'est ouvert :

Un dieu descend pareil à l'Apollon antique,
Avec sa lyre aux doigts :
Enfuis les bûcherons, comme chiens sous la trique,
Au seul son de sa voix !

Appelle tes *guslars* ; qu'ils saisissent la lyre,
Présent du jeune dieu ;
Pour tous tes morts, Serbie, et pour leur clair martyr,
Il faut un chant de feu !

B.D.I.C

Il faut un chant, comme le bruit des trains en marche
Et des clairons d'assaut,
Un chant tel que celui dont Noé quittant l'Arche
Ensorcela l'écho,

Un chant qui puisse aller jusqu'aux confins du monde
Et qui sache emprunter
Aux étoiles du ciel leur cadence profonde,
Un chant de Liberté !

Un chant fier et puissant comme ton cœur, Serbie,
Qui venge tes héros
Et qui, dans le limon puant de la tuerie,
Prosterne tes bourreaux !

Que l'Esprit les anime et que leur voix s'élance
A travers tout le ciel :
Tes morts, oh ! tous tes morts, ce soir ; dans le silence,
Sous le Chêne immortel !...

Pâques, 1917.
La Neuville-Vault (Oise).

Philéas LEBESGUE.

II. — Les sentiers nouveaux.

A nos jeunes gens.

VI

L'éducation morale ne va pas toujours de pair avec l'éducation physique et intellectuelle. Il y a souvent des hommes physiquement forts et sains, qui sont de cruels égoïstes, de même qu'il y a des gens d'une haute moralité, dont la vie est suspendue à un fil et qui ont déjà un pied dans la tombe. D'un autre côté certains cœurs simples sont parfois à même de supporter plus de sacrifices pour le bien commun que les esprits les plus brillants. Seulement, il ne faudrait pas tirer de ces cas particuliers des conclusions générales, qui serviraient à condamner la civilisation ou bien à diminuer la valeur réelle de la bonne santé physique d'un peuple. Ces deux genres d'éducation ont sans doute leur importance, mais ils ne suffisent pas à assurer le bien-être d'un peuple ou de l'humanité entière. En vertu de cela il faut constamment travailler énergiquement au *perfectionnement moral de l'individu et de toute la société*. Il y a pourtant des artisans sociaux,

réformateurs, politiciens, hommes d'État qui n'ont accordé que peu d'attention à ce devoir. Nous ne parlons pas seulement de ces éléments égoïstes et à courte vue, qui, soit pour leurs chimères et illusions, soit par orgueil démesuré, soit par ambition du pouvoir, soit par désir de richesses personnelles, ont compromis les principes les plus moraux, ont affaibli dans la masse les aspirations instinctives vers le bien en répandant la corruption dans toutes les couches du peuple. De même nous ne parlons pas de ces époques honteuses de despotisme, alors qu'on sacrifiait sans pitié le sang et la sueur de tout un peuple à l'humeur et aux caprices du monarque; alors que l'on considérait la soumission aveugle comme une vertu et la flagornerie comme de la sagesse; alors que toute la justice consistait dans le droit du plus fort; alors que la vérité était un péché et la parole libre un crime; alors que les hommes étaient tenus de se débarrasser de leurs meilleures qualités morales afin d'arriver aux plus hautes positions sociales. Tout ceci peut se comprendre et s'expliquer. Mais ce qui est complètement incompréhensible, c'est le dédain avec lequel les éléments parfois les plus libéraux au point de vue politique et les hommes d'État intègres se comportent vis-à-vis de la question de l'éducation morale. Il y a eu des apôtres d'un nouvel ordre social, qui ont rêvé qu'il suffisait de changer les rapports économiques et de supprimer la propriété privée pour permettre au peuple d'atteindre à un bonheur parfait, ayant pensé que dans cette façon d'agir l'égoïsme des grandes masses jouait, non seulement le rôle principal, mais l'unique. Cependant, que la transformation de l'ordre social s'accomplisse par évolution ou par révolution, il est nécessaire de préparer une atmosphère morale, afin d'assurer un succès certain. Sans une masse de propagateurs et d'agitateurs, sans toute une suite de sacrifices, sans esprits forts moralement qui éclairent l'intelligence et fortifient la conscience des classes faibles en les stimulant et en les organisant en vue de la lutte, aucune transformation sociale ne fut jamais accomplie. Dans les plus grands mouvements de l'humanité les premiers et les principaux initiateurs ne furent pas ceux qui ont le plus souffert du mal, mais ceux aux sentiments élevés, au point de vue moral et social, des idéalistes, des enthousiastes qui ont abandonné de bonnes positions sociales, qui ont dépensé toute leur fortune, qui ont ruiné leur famille et qui ont sacrifié leur vie entière, afin de conquérir au peuple un état meilleur et plus supportable. Et, ce qui est le plus tragique, c'est que souvent cette foule populaire, pour le bien-être de laquelle ils avaient tout

sacrifié, les accueillit, non seulement avec méfiance et mépris, mais même par des persécutions brutales. Les mots terribles de la foule en délire : « Qu'on Le crucifie, qu'on Le crucifie », se sont répétés souvent, lorsque le despotisme abattit son épée sur les têtes des propagateurs d'idées nouvelles. Les peuples, dans leur aveuglement, ont souvent aimé le pied qui les écrasait, et ont mordu la main qui essayait de briser leurs chaînes.

*
*
*

Il y a des hommes d'État qui attribuent une puissance magique aux lois. Lorsqu'on leur parle du besoin de l'éducation morale, de l'expansion de ses idées et de la création d'un idéal moral, ils sourient presque avec dédain. Ils possèdent un remède universel contre tous les maux sociaux, une recette sûre pour le bien-être du peuple : les lois. Il ne leur vient pas en tête que pour une législation utile il ne suffit pas de bien connaître les rapports qu'elle règle et les besoins qu'elle satisfait, mais qu'il faut encore la conscience morale fortement développée du législateur lui-même. Une quantité de lois se créent pour défendre les intérêts de certains groupes de classes, ainsi que ceux d'individus. « L'ordre établi » se défend toujours par sa législation, aussi bien contre ceux qui l'ont précédé que contre ceux qui le remplaceront. La monarchie se défend contre la république et la constitution républicaine de certains pays interdit même à la représentation nationale, en d'autres termes au peuple même, de traiter du retour de la monarchie. D'un autre côté les républiques, tout comme les monarchies, défendent par un grand nombre de lois l'ordre économique et politique déjà établi. Pour que, par évolution, on arrive à une meilleure organisation sociale, il faut que ceux qui font les lois soient mûrs au point de vue moral, afin qu'ils puissent sacrifier leurs intérêts particuliers et de classe au bien-être du peuple. Sous le système représentatif, dit en un mot le parlementarisme, les élus du peuple sont toujours tentés de maintenir l'organisation qui est favorable à leurs intérêts personnels et de classe. Et c'est seulement si parmi eux dominant des hommes d'une morale élevée, qu'ils réussiront à mettre les grands intérêts du peuple au-dessus des intérêts étroits de classe.

Mais cela n'est pas tout. Un bon pouvoir législatif peut élaborer les meilleures lois, mais un mauvais pouvoir exécutif peut les tourner et les appliquer de façon déloyale. Ces cas ne sont pas rares chez les grandes nations de haute culture, et le sont encore bien moins dans les petits États récemment fondés. Et quel est l'avant-

tage de posséder de bonnes lois si on les sabote ? A quoi servent les meilleures formes s'il s'y dissimule de vilaines réalités ? Un missionnaire catholique convertissait un païen et lui apprenait à faire le signe de la croix. — Et peux-tu, monsieur, enseigner ta science à mes deux femmes ? demanda le sauvage. Le prêtre fut consterné. Comment, deux femmes pour un chrétien ! Il lui recommanda de congédier tout de suite une de ses deux femmes. Peu de temps après le sauvage se présenta avec une seule femme, en priant le missionnaire de la convertir. — Et qu'as-tu fait de ton autre femme ? demanda le prêtre. Je l'ai mangée, répondit le nouveau converti, qui avait appris à faire le signe de la croix et qui avait consenti à ne garder qu'une seule femme, mais qui, malgré tout, était resté anthropophage. — C'est un conte, mais il contient beaucoup de vérité. Les hommes d'État, imbus de l'esprit de la lettre, mettent sur papier beaucoup de bonnes lois, mais ils ne sont pas eux-mêmes suffisamment moraux pour les appliquer consciencieusement et judicieusement, ni pour s'efforcer préalablement de rendre le peuple moralement capable de s'y conformer.

*
* *

Il y a des politiciens et des hommes d'État qui surestiment les biens de l'État et qui négligent l'éducation morale. Ils considèrent les richesses comme un synonyme de bonheur, bien que ce ne soit exact ni pour les individus ni pour les peuples. Il ne suffit pas qu'un pays soit riche, si sa richesse n'est pas bien répartie parmi le peuple, comme tel est le cas aujourd'hui dans les meilleures démocraties. La concentration des richesses, soit dans les caisses de l'État, soit entre les mains d'un petit nombre d'individus, signifie en effet l'asservissement économique de la majorité du peuple. Dans un État, aussi bien que chez l'individu, elle suscite des appétits effrénés au préjudice du prochain et du plus faible. Le désir démesuré des richesses provoque les convoitises du conquérant, amène des guerres sanglantes et anéantit enfin ceux qui, sur les ruines d'autrui, ont voulu échafauder leur luxe. Il en fut ainsi dans l'ancienne Rome, dans la France de Napoléon, et il en sera de même pour l'Allemagne. L'entassement des richesses dans un État se fait souvent au préjudice du développement moral. Mais même quand la répartition des richesses est bien faite, elle ne suffit pas à rendre un peuple heureux. L'existence, ni d'un peuple, ni des individus ne se passe seulement à satisfaire leurs besoins physiques. Il leur faut aussi la tran-

quillité d'âme, la science, l'art, des droits politiques étendus, la justice et une morale bonne et saine. Que le peuple travaille énergiquement, qu'il amplifie son effort économique et qu'il développe son commerce, mais qu'en même temps ses hommes d'État, ses moralistes et ses intellectuels élèvent à une grande hauteur la morale publique en développant les sentiments sociaux et moraux du peuple, par leurs paroles, leurs actes, leurs conseils et leurs exemples personnels. La richesse est souvent une épée à deux tranchants ! Lorsqu'elle tombe entre les mains d'un peuple, moralement incapable de l'utiliser rationnellement, elle devient sa maîtresse et l'amène à la servitude morale ; elle développe en lui de mauvaises passions, elle exaspère ses appétits inférieurs, elle crée des ravages psychiques, elle engendre la paresse, elle provoque le luxe et jette le peuple dans un état d'ivresse psychique.

Les belles paroles de Walter Scott : « L'argent a tué plus d'âmes que le fer n'a tué de corps » s'appliquent parfois au peuple. Pour éviter ce danger il faut que le peuple vienne à la richesse non pas par l'asservissement et l'exploitation des autres peuples, mais par son propre travail rationnel et bien organisé ; il faut qu'il la répartisse avec justice dans toutes les couches sociales et qu'il l'emploie à leur instruction et à la meilleure éducation morale possible.

(A suivre.)

Jaša PRODANOVIĆ.

PENSÉES

Les affamés créent le progrès et la civilisation et les rassasiés en jouissent.

*

Pouvoir aimer quelqu'un ou quelque chose en dehors de soi-même et l'aimer d'un amour désintéressé, c'est avoir l'abondance de l'âme. Une grande majorité d'hommes inférieurs possèdent une âme trop étroite et trop petite qu'ils dépensent tout entière en amour d'eux-mêmes.

*

Il est malheureux d'aimer la vérité et de n'avoir pas la force de combattre les erreurs, ou d'être tellement comprimé par la vie qu'on est obligé de les supporter ou de les admettre.

Le chemin vers le bien est plus difficile que le chemin vers le mal : le premier est montée, le second est descente; aussi est-il plus facile de faire des progrès dans le mal que dans le bien; aussi y a-t-il plus loin du bien au meilleur que du mal au pire.

*

Ne pas faire de fautes est une vertu de bête; la vertu réelle d'un homme est de pouvoir faire des fautes, mais de ne pas vouloir en faire; la raison seule peut donc donner une vertu réelle.

*

La plus grande fatigue est celle de l'oisiveté.

*

Pour l'homme ordinaire et inférieur la vie est l'unique but auquel il sacrifie tout; pour l'homme supérieur et noble la vie n'est qu'un moyen pour atteindre un but plus sublime.

*

Souvent le bonheur n'est que l'inconscience de la misère, de la petitesse et de la médiocrité.

*

L'homme est une chose dont Dieu même se réjouirait quelquefois et dont le diable souvent aurait honte.

*

Les cérémonies sont des langes dans lesquels on enveloppe la grandeur enfantine, mais une grandeur mûre et sacrée réelle a besoin d'un autre vêtement.

*

Si vous ne pouvez, par n'importe quel moyen, découvrir ce qui est noble et beau, regardez ce dont les sots et les envieux se rient; là vous trouverez au moins quelque chose de cela.

*

L'homme qui a assez à parler avec lui-même n'aime pas parler avec d'autres.

*

On dit que chacun est artisan de son bonheur; seulement le sort a donné aux uns le marteau et le fer rouge, tandis que d'autres n'ont que le fer brut et doivent souvent le forger avec le poing.

*

Le capitalisme c'est le féodalisme économique.

Boža KNEŽEVIĆ.

(Traduit du serbe par D. D. I.)

III. — A travers notre histoire et notre littérature.

B.D.I.C

Ivan Gundulić.

Le nom de Gundulić est le nom le plus connu de la littérature serbo-croate de Raguse. Il est le premier à nommer lorsqu'on parle de cette brillante poésie provinciale. Il en est aussi le plus grand; Gundulić est universellement reconnu le *rex Illyrici carminis*, et à juste titre, car il marque le point culminant de la littérature de Raguse, l'épanouissement de l'esprit poétique de celle-ci, la synthèse de tous les efforts, le meilleur produit de l'âge d'or littéraire de la petite République.

Né en 1588, dans une famille noble, à Raguse, Gundulić reçut, sans doute, une éducation des plus soignées. Dès 1609, il entra au service de la République, et y resta jusqu'à la mort. Il fut, tour à tour comte d'un district du territoire de la République, juge à la Cour d'appel, avocat de la Commune, sénateur, juge criminel, membre du Petit Conseil. Il épousa, en 1628, une Sorgo, noble, elle aussi, et eut trois fils, dont un fut poète. Il mourut en 1638.

Deux grands sentiments dominent l'œuvre de Gundulić : le sentiment religieux et le sentiment national.

Il y eut, pendant la jeunesse de Gundulić, une renaissance du sentiment catholique à Raguse, de tout temps très fervent boulevard du catholicisme. C'était l'époque de la réaction catholique, qui prit origine dans les décisions du Concile de Trente, et qui fut supportée et répandue par le zèle infatigable de la Compagnie de Jésus. Les jésuites s'installèrent à Raguse dès le début du XVII^e siècle, mais au XVI^e siècle déjà l'influence de la réaction catholique s'y fit sentir. Gundulić, sans doute, subit cette influence, et dans une large mesure. Il devint fervent catholique. Il se nomma lui-même « poète chrétien ».

C'est ce sentiment chrétien et catholique qui inspire une grande part de l'œuvre de Gundulić, surtout après 1620, qui fut pour lui, à ce qu'il paraît, ce que fut la date de l'accident du pont de Neuilly pour la conversion de Pascal. En 1621, Gundulić publia la paraphrase poétique des sept psaumes pénitentiaires, et un hymne à la majesté de Dieu. En 1622, il publia un poème sur le vieux thème évangélique de l'Enfant prodigue. C'est peut-être son meilleur ouvrage. C'est aussi, peut-être, sa confession personnelle. On a beau chercher dans ce poème la narration de la parabole de l'Évangile; ce n'est qu'un seul discours de l'Enfant prodigue, sans aucun élément narratif. Tout ce qui était narration fut supprimé, tout ce qui était sentiment fut développé. Le poème entier fut tourné en monologue, le monologue entier en effusions lyriques. Il y a trois chants dans le poème, et ces trois chants sont les trois pleurs du héros et correspondent à trois

états de son âme : le péché, la conscience du péché, le repentir. Il y a beaucoup d'élan dans le poème, et du pathétique. Une curieuse psychologie de femme s'y trouve, un sens très intime de la vie, une conception pessimiste des biens terrestres, beaucoup de dévotion, et un sentiment religieux très profond. La diction en est originale et hardie, l'expression a de l'énergie et de l'imagination, les antithèses et les figures poétiques y abondent, et le tout est écrit dans une langue poétique, fleurie et raffinée, qui est bien supérieure au langage naïf des poètes ragusains de la Renaissance.

Le sentiment national eut aussi son épanouissement au temps de Gundulić. Se trouvant entre « la gueule d'un dragon hideux et les ongles d'un lion furieux » — c'est ainsi que Gundulić nomme la Turquie et Venise, les ennemis éternels de Raguse — la petite République n'avait pas dès l'origine la conscience slave et nationale, bien qu'elle eût depuis longtemps l'amour de la liberté et de l'indépendance. Mais, peu à peu, et à mesure qu'elle se frayait le chemin dans la situation dangereuse où elle se trouvait, elle se sentit de plus en plus attirée vers sa famille slave, et le xvii^e siècle vit naître un patriotisme slave à Raguse, aussi bien qu'un amour éclairé et ardent de la petite patrie. Gundulić fut lui-même un champion de ce patriotisme, et ses ouvrages les plus fameux en sont inspirés.

D'abord, la *Dubravka*, drame pastoral, représenté en 1628. Dans cette pièce, qui dépasse toutes les productions du même genre que Raguse vit naître, Gundulić devient le chantre de la liberté et de la civilisation de sa petite, mais noble patrie, et bien des passages lyriques y ont un ardent souffle de patriotisme. Mais c'est dans son dernier et plus grand ouvrage que son patriotisme est le plus largement national et le plus profondément slave. L'*Osman*, le grand poème épique que le poète laissa inachevé, chante la guerre victorieuse que Vladislav, roi de Pologne, mena contre les Turcs en 1621, et la mort du Sultan Osman, que les janissaires étranglèrent en 1622. Le poème a une large conception slave. C'est une apothéose de la Pologne, qui, alors, et surtout dans les pays slaves catholiques, était le plus grand espoir de la nation slave, comme l'est aujourd'hui la Russie. Bien des chants de ce poème chantent la gloire de la République de Raguse, les beaux exploits de l'histoire serbe et yougoslave, l'ancienne civilisation hellénique. Les qualités littéraires de l'*Osman* sont le goût romanesque, une psychologie classique, mais sommaire, beaucoup de symétrie dans la composition, d'élégants passages du genre pastoral, des idées politiques très saines, des discours pleins d'élan et de bon sens, et une diction des plus riches et des plus poétiques. La couleur historique n'y manque non plus, et l'ouvrage manifeste une connaissance profonde de l'esprit de la nation turque. Dans ce grand poème épique sont gracieusement combinés l'esprit national et le haut idéal du patriotisme yougoslave d'une part, avec les tendances classiques de l'antiquité gréco-romaine et l'inspiration chrétienne du Tasse d'autre part.

Moins importants que ces chefs-d'œuvre sont quelques autres ouvrages de Gundulić. Tels sont l'*Amant Timide*, *Arianne* (traduction du drame de O. Rinuccini), *Proserpine*, *Diane*, *Armida*, et deux ou trois petites poésies lyriques.

Londres.

P. POPOVIĆ.

La Serbie dans l'Histoire.

(Suite)

Ainsi l'année 1806 fut triomphale pour les Serbes, et la Porte se vit obligée de négocier en vue de se réconcilier avec eux. Elle entra en pourparlers avec Ičko et se hâta de conclure la paix. La Porte acceptait toutes les conditions serbes, sauf celle de la garantie étrangère. Ibrahim, pacha de Roumélie, fut chargé de veiller à l'exécution des clauses de l'entente conclue à Constantinople, mais il refusa de le faire. Kara-Georges et les chefs serbes étaient satisfaits du traité. Dans l'automne de 1806, Kara-Georges envoya encore Ičko à Constantinople pour régler définitivement les rapports de la Serbie avec la Porte; de son côté, il s'occupa de la prise de Belgrade et de Chabatz. Belgrade fut conquise le 27 décembre 1806, et Chabatz le 26 janvier 1807.

Cependant, la Russie ayant déclaré la guerre à la Turquie (1806), la Skoupština nationale décida de passer outre au traité d'Ičko et de se joindre à la Russie. On entreprit des opérations dans la Serbie de l'est, dans la direction de la Roumanie et du pachalik de Vidin, afin d'établir la liaison avec les Russes. Cette opération ne fut couronnée par le succès qu'en 1807, lorsque Haïdouk Velko, un des chefs, délivra la Crna Reka. Les opérations dans la direction de Niche n'aboutirent pas. A l'ouest, la situation resta presque sans changement. On conquit le Jadar et la Radjevina. Ce n'est qu'au mois de juin que les Serbes parvinrent à rejoindre les Russes, en compagnie desquels ils battirent les Turcs à Chtoubik et entreprirent l'attaque de Négotine. Des rapports directs et suivis s'établirent avec la Russie. Malheureusement ces rapports furent troublés par les intrigues autrichiennes et par la maladresse des fonctionnaires russes.

A Constantinople se produisirent de graves désordres. Les janissaires, adversaires de toutes les réformes de Selim III, déposèrent ce sultan réformateur et élevèrent au trône Moustapha IV. Napoléon, après ses victoires en Autriche-Hongrie et en Prusse, s'apercevant de l'impuissance turque, renonce à sa politique amicale à l'égard de la Porte et entame des négociations avec la Russie à Tilsit. La Russie conclut la paix avec la Turquie à Slobodzia. Il n'y fut même pas question des Serbes. La liaison avec la Russie fut de nouveau rompue. Les Turcs tentèrent sans succès une nouvelle attaque par la Bosnie.

La Porte, en présence de la résistance opiniâtre des Serbes et des désastres à Constantinople, tenta de négocier avec ceux-là par l'intermédiaire du Patriarchat. Cette fois, les Serbes ne veulent plus se contenter des privilèges du traité d'Ičko et refusent de déposer les armes tant que toute la Serbie ancienne, avec les villes de Sokol et de Skoplje, ne sera pas délivrée. En outre, ils ne s'accrochent pas de la garantie d'une seule puissance.

L'empereur Alexandre veut réparer les fautes de ses fonctionnaires, cammises surtout lors de la conclusion du traité de Slobodzia, et il insiste pour que les privilèges du traité d'Ičko soient assurés aux Serbes. D'après ce projet, la Porte devait accorder une amnistie entière et un pardon complet au peuple serbe pour tous les faits antérieurs. Elle devait en outre laisser aux Serbes toute liberté en ce qui concernait leur administration intérieure, et elle prenait l'engagement de ne laisser entrer en Serbie une armée turque sous aucun prétexte. La Porte ne peut pas s'immiscer dans les affaires intérieures serbes. Une Commission spéciale mixte doit fixer les frontières. Le tzar russe assume la garantie et la protection de la Serbie. Les Serbes payeront un tribut annuel de 100.000 piastres.

Cependant, la paix ne fut pas conclue, et, vers la fin du mois de mars 1809, les hostilités recommencèrent. Kara-Georges, avec une forte armée, part dans la direction du Monténégro et de la mer Adriatique; il s'empare de Siénitza (dans le Sandjak de Novi-Bazar), il bat Soliman-Pacha Skopliak et Nouman, Pacha d'Ipek, puis il attaque Novi-Bazar et conquiert cette ville le 6 juin. Ce fut malheureusement le seul succès de cette campagne. La division entre les chefs d'une autre grande armée serbe fut la cause de la défaite que cette armée essuya près de Niche. Quoique nous nous bornions ici à un exposé lapidaire des opérations militaires, nous ne pouvons passer sous silence l'attitude magnifique du voïvode Stefan Sindjelić, qui résista avec son armée à Kamenitza (près de Niche) jusqu'au dernier moment et qui, lorsqu'il vit les tranchées serbes débordées par les Turcs et ses soldats s'égorger avec l'ennemi, déchargea son pistolet dans la poudrière et fit sauter toute la tranchée. Les Turcs victorieux coupèrent les têtes serbes et construisirent à proximité de Niche une tour aux murs de laquelle, extérieurement, ils fixèrent ces têtes. C'est la fameuse « tour des crânes », qui a fait dire à un auteur célèbre: « La nation qui a de tels monuments ne doit pas désespérer de son avenir ». Malgré cet héroïsme serbe, l'armée de Niche fut vaincue. Une autre armée, qui marcha sur Belogradjik et Vidine, dut se replier dans les montagnes. Kara-Georges, apprenant ces défaites, abandonna le siège de la forteresse de Novi-Bazar et se porta au-devant de l'armée turque, qui avait pénétré profondément en Serbie en suivant le cours de la Morava. Mais les victoires des Russes en Roumanie obligèrent les Turcs non seulement à s'arrêter, mais encore à rétrograder jusqu'aux frontières anciennes. (Octobre 1709.)

Presque simultanément se produisit un fait très important pour le peuple serbe et les yougoslaves. Napoléon I^{er}, après Essling et Wagram, obligea l'Autriche à signer la paix de Schönbrunn, le 14 octobre 1809. Par ce traité, la Dalmatie et la partie nord-ouest des provinces yougo-slaves formèrent les provinces d'Illyrie, qui faisaient partie intégrante de l'Empire français et étaient rattachées à l'Italie. Depuis ce moment, et surtout après son mariage avec Marie-Louise d'Autriche, Napoléon changea de politique à l'égard de l'Autriche et de la Russie, et ce changement eut une répercussion indirecte en Serbie. Conscients de la puissance de Napoléon, les Serbes envoyèrent en 1809, un délégué auprès de lui. Radé Voutchinić, député par Kara-Georges, apportait à Napoléon un long mémoire dans lequel les Serbes demandaient à l'empereur français de rétablir la paix entre eux et la Porte sous sa garantie, ou de leur assurer sa protection, s'ils devaient continuer la guerre. « Les Serbes de la Serbie — était-il dit dans ce document — ne voudraient pas séparer leur cause de celle des provinces illyriennes », peuplées principalement d'éléments serbo-croates (1). Mais cette mission n'eut aucun succès, car toutes les demandes serbes étaient contraires aux nouvelles vues de la politique de Napoléon, lequel était plutôt disposé à voir la Serbie devenir une province autrichienne qu'à favoriser la protection russe sur ce pays.

A la suite de tous ces échecs militaires et politiques, l'Assemblée nationale (la Skoupština) décida d'envoyer un délégué au Grand Quartier russe pour déterminer les rapports de la Serbie avec la Russie, spécialement en ce qui concernait l'aide russe et la représentation russe en Serbie. Reconnaisant leur responsabilité dans les défaites serbes de 1809, les Russes secondèrent sérieusement les Serbes en 1810. Une armée russe, conduite par le général Issaïev, entra en Serbie et fit campagne dans la Krajina. Au mois de juin elle prit Brza-Palanka, tandis que Kara-Georges remportait des succès dans la direction de Niche et de Kurchumlia. Un détachement russe, sous le commandement du prince Orouk, bat avec les Serbes Hourchide Pacha à Varvarine. Kara-Georges, avec un détachement de cosaques, va au-devant des Turcs qui traversent en masse la Drina; il remporte une victoire sur eux près de Loznitza et les rejette en Bosnie.

En 1811, les Serbes, que secondaient les Russes, étaient fortement occupés sur toutes leurs frontières. Ils participèrent à l'attaque de Vidine et opérèrent indépendamment sur le Timok. Les avant-gardes de Kara-Georges poussèrent jusqu'aux murs mêmes de Niche, et l'attaque de Hourchide Pacha à Gramada fut repoussée. Les Turcs furent également défaits sur la Drina. Après avoir, à plusieurs reprises, battu les Turcs sur le Danube, Koutousof les obligea à demander la paix. Les négociations entamées à *Guiurgévo*, le

(1) M. Gavrilović, « L'Histoire de la Serbie ».

19 octobre 1811, furent ensuite poursuivies à Bucarest. La situation de la Turquie s'améliora par suite des préparatifs de Napoléon en vue de la guerre contre la Russie. Aussi les délégués turcs s'opposèrent-ils énergiquement à tout ce que les Russes réclamaient en faveur des Serbes. L'empereur Alexandre I^{er} demanda (vers la fin de 1811), pour la Serbie, l'indépendance. Les intrigues autrichiennes, la maladresse des fonctionnaires russes et surtout la menace de Napoléon contribuèrent à ce que, finalement, fût adoptée la formule proposée par Koutouzof, par laquelle on assurait à la Serbie une existence paisible.

En application de l'article VIII du traité de Bucarest (ratifié le 2 juillet 1812), l'amnistie entière fut accordée par la Sublime-Porte « aux Serviens (peuple qui lui est soumis et dès longtemps tributaire) » et la promesse leur fut faite que « leur tranquillité ne pourrait être troublée à cause des événements passés ». La Sublime-Porte reprenait possession des places fortes d'avant la guerre, tandis que toutes les autres fortifications devaient être rasées. La Sublime-Porte laissait aux Serbes les soins de l'administration intérieure du pays, toutefois « en recevant immédiatement le montant des impôts modérés qu'elle prélèvera sur eux, et en prenant à cet effet des mesures, de concert avec le peuple ».

Les Serbes furent très mécontents du traité de Bucarest, qui leur accordait moins qu'ils n'avaient obtenu au cours de leur insurrection. La Skoupština nationale se réunit et décida de ne pas rendre aux Turcs les forteresses (juillet 1812), de ne pas permettre aux Turcs de rentrer en Serbie, et de n'accepter que la souveraineté turque et le paiement des impôts. On envoya une délégation par Niche et Sofia à Constantinople. En 1813, les Serbes formulèrent leurs prétentions : maintien des anciennes frontières; reconnaissance de Kara-Georges comme Chef suprême; établissement par un firman d'un gouvernement intérieur indépendant; admission à Belgrade d'un haut fonctionnaire turc avec un nombre déterminé d'hommes; paiement d'un tribut fixe annuel; garde et entretien des forteresses, restées serbes.

La Porte n'ayant même pas répondu à ces demandes, les Serbes les réduisirent au minimum. La Porte garda toujours le silence. L'offre d'intermédiaire de l'ambassadeur russe fut déclinée par la Porte, qui se prépara en hâte à reprendre sa domination sur la Serbie. La situation de la Serbie devint fort difficile : l'Autriche ne cessait d'intriguer, tandis que la Russie était dans l'impossibilité de secourir la Serbie et que la Turquie faisait d'énormes préparatifs militaires; de plus, Kara-Georges tomba malade, et l'esprit de résistance fut enfin lassé. Etant données ces circonstances, Kara-Georges proposa de retirer toute l'armée des frontières dans les montagnes du centre du pays et d'opposer là la résistance suprême. Cependant, les autres chefs décidèrent de garder les frontières chacun pour son compte, ce qui fut fatal à la défense du pays. Les Turcs se ruèrent en masse de toutes parts.



Haïdouk Veljko, le fameux défenseur de Négotine, est tué par un obus sur les remparts de cette ville; les Turcs se rendent maîtres de la Serbie de l'est. Zeka Buljubaša tombe à la tête de ses « golači » (les dégueuillés) à Zassavitza et les Turcs foncent du côté de la Drina. Hurchid pacha, avec l'armée principale, contourne les positions de Deligrad, entre en Serbie par le sud et arrive, victorieux, jusqu'au confluent de la Morava et du Danube. La Serbie fut tout entière envahie par les Turcs et Kara-Georges, désespéré, quitta le pays avec les autres vojvodes, traversa le Danube et passa en Autriche-Hongrie, où il fut tout de suite mis en prison. (Octobre 1813.)

Pendant trois jours les canons tonnèrent à Constantinople, annonçant aux fidèles la nouvelle conquête de la Serbie, et l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie reçut du Sultan une tabatière ornée de brillants. C'est ainsi que prit fin l'insurrection serbe commencée en 1804, et que furent brisés les efforts suprêmes d'un peuple luttant pour sa liberté et son indépendance.

(A suivre.)

Drag. STEFANOVIĆ.

IV. — Poèmes et épisodes de la guerre.

Entretien d'un jeune enfant serbe avec sa Patrie.

Patrie, ô mère nourricière,
Berceau de mes glorieux aïeux,
Dis-moi jusqu'où vont tes frontières
Et tes plateaux si merveilleux ?
Montre-moi bien où sont les bornes
Des monts, des fleuves qui les ornent. —

« De Budapest à Salonique,
« Où le Timok doré se meurt,
« Où l'Una chante son cantique,
« Où le Lovćen au ciel fait peur,
« Là sont mes bois sombres, superbes,
« Où l'on n'entend parler que Serbe. » —

Patrie, ô mère nourricière,
Pourquoi ces yeux pleins de douleur ?
Pourquoi tes fils, race guerrière,
Ont-ils leurs traits baignés de pleurs ?
Quel est ce mal qui détermine
De gros soupirs dans ta poitrine ? —

« Si mes fils pleurent, ô mon enfant,
« C'est que leurs vieux tyrans barbares,
« Qu'on nomme Turcs, Teutons, Tartares,
« En ennemis boivent leur sang.
« Partout le Serbe est enchaîné,
« De là ses pleurs, l'infortuné ! » —

Patrie, ô mère de souffrance,
Est-ce que nul parmi les miens
Ne peut nous rendre ce grand bien
Que l'on nomme l'indépendance,
Comme on le fit, à ce qu'on narre,
Au temps des Huns et des Avars ? —

« Percant la nuit de l'esclavage,
« Saisis ce rais de liberté,
« Que les vieux guident ton jeune âge
« Vers où pour moi tu dois tomber :
« Car c'est le livre, mon enfant,
« Ce gai rayon éblouissant. »

V. J. ILIĆ

(Traduit du serbe par G. de Krivochapline.)

Sous les forts.

Il faisait nuit noire lorsque notre régiment prit position entre les forts. Ceux-ci n'avaient cessé de hurler depuis le matin; aux premières ombres, les projecteurs s'allongèrent sur la campagne, et les canons redoublèrent de fureur.

Passés dans les canaux, nous pouvions voir le feu qui jaillissait des tourelles. Mais, comme on ne redoutait pas d'attaque, la plupart des hommes s'endormirent dès qu'ils se furent enroulés dans leurs couvertures et le bruit même du canon tout proche ne les troublait plus. Le sommeil est une divine chose, la meilleure que le soldat emporte dans sa besace. Autrefois on avait son heure pour dormir; aujourd'hui on dort quand on peut. On trouve toujours un reste de sommeil au fond du sac. Il fallait un lit; maintenant tout est bon, on dort sur la terre, on dort debout, on dort on ne sait comment. A ceux qui en ont besoin, Mars prête un lambeau d'ombre.

Bientôt la lune parut à mi-ciel et peu à peu les lignes symétriques d'une redoute se dessinèrent devant nous; des remblais verdoyants brillèrent sous la clarté métallique.

Tout paraissait tranquille à cet endroit. Les bouches noires des canons se taisaient. Mais à notre droite, on apercevait au loin les contours imposants du fort, dont le sommet brûlait comme un cratère. Le feu des coupoles jaillissait sans interruption; on eût dit des gueules qui s'ouvraient pour cracher

et rugir. Les lignes raides du parapet, nettement marquées par l'opposition de l'ombre et de la clarté, semblaient à certains moments se mouvoir comme si une foule mystérieuse s'y fût massée, et lentement les courbes du terrain s'inclinaient jusqu'au glacis sur lequel la lune faisait couler ses vagues argentées. Lorsqu'un nuage passait, la montagne était marquée d'énormes ombres qui la rendaient effrayante. Mais en pleine clarté elle ressemblait à une ville étrange, souterraine, s'étageant parmi des courbes et des angles, et couronnée de flammes.

Pendant les intervalles de silence, on entendait comme un battement lointain et étouffé, et un bourdonnement inexplicable faisait vibrer doucement le sol. J'avais entendu un bruit semblable lorsqu'un jour j'appliquai l'oreille au talus d'une taupinière. Quelle humanité respirait sous cette terre, ces murs dissimulés, ces contreforts de fer et de béton, dans ces cavernes qu'une herbe fraîche habitait, où la nuit accrochait ses rosées!

Mais toute cette masse aux ondulations harmonieuses se transformait soudain, lorsque les canons se remettaient à gronder. Elle semblait se ramasser, le sol tressaillait jusqu'aux tranchées où nous étions accroupis. Le fort secoué paraissait un monstre aux flancs larges vautré dans la nuit, dont les gueules vomissaient des hurlements de feu, tandis que ses yeux promenaient sur les campagnes des rayons pénétrants et glacés. On ne pensait plus aux hommes enfermés dans ses entrailles.

Des nuées passaient sur la lune et l'obscurité demeurait quelques moments indécise. Les hommes dormaient tout près de moi, d'un sommeil qui me parut tout à coup cynique. Leurs petits ronflements prenaient dans la nuit une importance égale à celle du canon. On voyait les sentinelles qui rôdaient autour du fortin, et ces minces silhouettes, quelques points noirs à peine, à cette heure où la mort croisait ses feux dans le noir, semblaient se mesurer avec la masse immobile des murailles de métal et de terre.

J'étais debout, dominant de la tête le parapet de la tranchée, assez pour suivre les mouvements de la lumière et de l'ombre sur les ouvrages. A une centaine de mètres en avant, les reflets de la lune se jouaient dans un enchevêtrement de choses noires qui se tordaient sur le sol tout nu. Des ombres s'agitaient dans des lacis de fils de fer barbelés, parmi des haies épineuses autour des pieux dissimulés, s'efforçant d'épaissir davantage cet obstacle de ronces jalonné de trappes meurtrières.

Peu à peu mes yeux s'étaient habitués à la nuit, et j'apercevais sans peine les campagnes dénudées, le vaste champ nivelé où les routes et les ruisseaux formaient de longues raies luisantes. Les ondulations des collines apparaissaient dans les lueurs du canon. Même lorsque l'obscurité était complète, aucun mouvement ne m'échappait. Je distinguais l'ombre humaine arrêtée de l'ombre inerte des objets, et j'en étais arrivé à suivre les moindres transformations de la nuit.

Tout à coup, dans le lointain, le ciel s'illumina d'une immense flamme; à cet instant je vis nettement les nuées qui semblaient brûler elles-mêmes en rasant l'horizon. Un roulement aérien s'approcha, pareil à celui d'un train qui franchirait l'espace, et brusquement le sol se déchira et bondit, du côté du fort. Je n'aperçus qu'un rapide éclair rouge et me sentis aveuglé, les genoux en terre, la tête projetée en avant. Près de moi, les hommes réveillés en sursaut se soulevaient. Deux mains s'accrochèrent à ma capote. L'obscurité tout entière sembla bouleversée et la lune eut l'air

d'un fanal inutile et minuscule dans le ciel. Les projecteurs, qui s'étaient arrêtés, surgirent de nouveau et le monstre accroupi se remit de plus belle à hurler.

C'étaient les gros obusiers ennemis qui renouvelaient leurs attaques de la veille et roulaient sur le fort leurs obus lourds comme des rochers.

A notre gauche, un autre fort, plus éloigné, sortit du silence. Maintenant, les feux se croisaient sans interruption. La nuit était pleine de trajectoires ronflantes, et tout autour des glacis illuminés, les éclaboussures des obus semblaient former une ceinture de flammes brèves et serrées. Les projecteurs mêlaient leurs rayons impassibles aux lueurs ardentes des canons. Pendant quelque temps, le tumulte fut si étourdissant que je ne vis plus rien que du feu et de l'ombre; j'étais engourdi et mes jambes, raides comme du fer, semblaient s'enfoncer peu à peu si profondément que je me crus cloué à cette place. Mes oreilles sifflaient; à chaque obus qui se brisait, je sentais que je me désagrégeais moi-même, projeté en mille débris.

Je ne m'étais pas défait de l'étreinte de mon compagnon; je voyais son visage blême où couraient des grimaces. Malgré mon propre trouble je lui montrai que les obus s'acharnaient sur le fort, que la première ligne était seule attaquée, et que nous n'avions rien à redouter.

Cependant je fis un effort, et, les deux mains appuyées au parapet, je parvins à me hisser plus haut. Peu à peu il me sembla que je me reformais. Bien que le bruit redoublât, que la nuit de toute part s'en allât en éclats, je m'étonnais de reprendre mes sens.

Je sentais un froid dans tous mes membres; mes pieds pesaient toujours, mais je voyais maintenant avec une étrange lucidité.

Pendant quelque temps, je regardais des obus le déchaînement autour des forts; chaque explosion faisait courir un tressaillement dans la terre. On apercevait un moment les arrêtes des mamelons, devenues tout à coup dures et noires, et plus près de nous, la redoute apparaissait plus obscure, avec son contrefort et ses appuis. Bientôt celle-ci fut attaquée à son tour par ces oiseaux invisibles qui éclatent en se posant et la terre trembla plus fort le long de la tranchée. Les éclaboussures retombaient autour de nous; des averses de sable semblaient pleuvoir du ciel desséché.

L'homme qui s'était accroché à moi était maintenant accroupi, la tête rentrée entre les épaules. Sa bouche touchait presque la terre, il parlait, comme à lui-même:

— Mon Dieu! Mon Dieu!... Nous étions trop bons, trop confiants... On nous trompait!... Que va-t-il arriver maintenant?

A chaque explosion il s'arrêtait, puis sa voix reprenait faiblement, comme dans un cauchemar. Cependant, les obus commençaient à battre nos devants; quelques-uns s'étaient déjà brisés à peu de distance de la tranchée. Les lueurs rouges des batteries, et les éclatements déchirants des projectiles se succédaient avec une rapidité infernale. Ça et là, un incendie montait. Par moment, la plaine ne semblait qu'un immense flamboiement. De minute en minute, la colère d'un gros obus s'abattait sur le fort; on entendait un fracas lourd et prolongé qui dominait tous les autres. Et la voix du monstre blessé s'élevait comme une plainte douloureuse.

Pendant de courts instants, l'obscurité retombait complète. Mais alors, les phares intrépides des projecteurs exploraient la nuit. Leurs feux se croisaient maintenant au loin et, dans leur clarté blanche, les ombres

traquées avaient l'air de se blottir les unes contre les autres. Cependant, on ne distinguait encore aucun mouvement.

Tout à coup, devant nous, sur une largeur énorme, le ciel se fendit comme un rideau, et de terre le feu se mit à jaillir sans interruption. Je pensai que notre première ligne subissait une attaque terrible. Peut-être allions-nous y passer à notre tour.

Près de moi, malgré le bruit, la voix apeurée du soldat poursuivait ses divagations:

— « Trop bons... trop confiants... trop... »

De l'autre côté, une voix ferme lui ordonna de se taire. Le vacarme dura quelques minutes. On ne pouvait rien voir. Les lueurs trop proches m'aveuglaient de nouveau. Les projecteurs se mouvaient sans cesse; on eût dit qu'ils fouillaient la terre de leurs grains blafards. Brusquement, la voix du fort se tut, et le feu sembla s'apaiser devant nous. Je sentis néanmoins qu'une chose terrible allait se passer. Un tir de mousqueterie éclata dans le lointain, puis se rapprocha, et le battement des mitrailleuses se mit à cribler l'ombre. En même temps, la clarté élargie des projecteurs parut s'animer. Puis, tout à coup, elle demeura immobile, attentive. Et sur la terre blanchie, je vis distinctement des trainées grises qui avançaient.

Une lucidité effrayante tendait de nouveau mes sens à l'excès. Je percevais à la fois des ombres qui se traînaient tout près de nous, des plaintes éparses, la voix gémissante du soldat à mon côté, tandis que mes yeux suivaient le mouvement encore lointain des vagues grises, sous les phares dardés.

Lorsque le flot se fut suffisamment rapproché, toutes les batteries du fort se remirent à hurler à la fois, et l'on sentit comme un ressac terrible devant cette digue de fer inattendue. Mais le flot se reformait bientôt et, malgré le barrage du fort, l'assaut sembla se rapprocher. Parfois, il s'avancait, serré comme un mur, et se désagrégeait tout à coup, s'écroulait, puis se reformait en arrière pour retomber encore. Tout cela semblait se jouer dans un rêve surhumain.

Au loin, des chevaux effrayés galopaient, tout noirs, éclairés parfois à la lueur de la fusillade. Une clameur incessante et sourde arrivait jusqu'à nous, entremêlée de cris plus distincts. On ne savait si c'était les plaintes de la mort ou la fureur de l'assaut. Soudain, le bruit s'élargit, les feux des projecteurs s'abaissèrent, et à mesure les murailles grises, grossies et multipliées, s'élancèrent dans un tel tumulte de vociférations, que le bruit du canon en fut ouvert. Une vague humaine défila presque au pied du fort et quelques ombres roulèrent sur le glacis.

Depuis plus d'une heure, les éclats des mitrailleuses déchiraient mes oreilles. Les nerfs tendus, le corps raidi et glacé, je regardais cette chose invraisemblable, tellement insensée, qu'il me semblait assister à un spectacle merveilleusement imaginé, d'une mise en scène inouïe; que j'étais là, à une place, dans une sécurité absolue, tandis qu'une vision extraordinaire se déroulait là-bas, sous la lune, dans un décor céleste.

Tout cela allait-il finir? Y aurait-il un moment où l'obscurité, comme un rideau, retomberait sur cette hallucination?

Cependant, le vacarme se desserrait peu à peu. Les projecteurs n'éclairaient plus que des débris. Les forts se turent de nouveau, et les obus s'espacèrent autour du glacis. Contrairement à mon attente, le silence et

l'obscurité retombèrent graduellement. Seuls les projecteurs continuèrent à parcourir la plaine.

Je me laissai glisser au fond de la tranchée. Il me semblait que je venais d'accomplir une marche harassante. Mes mains reposaient sur la terre humide. Une tranquillité mortelle régnait autour de moi. Déjà, je ne me souvenais plus exactement de ce que je venais de voir ; le bruit, les lueurs, et ce mouvement infernal qui montait comme une marée, tout cela commençait à se brouiller en moi, et je finis par tomber dans une sorte de torpeur.

La fraîcheur de la tranchée me réveilla. Une brume légère flottait dans l'air et mouillait mes yeux.

Tout le reste de la nuit, je demurai prostré au fond du trou. Des hommes s'étaient rendormis. Le soldat qui n'avait cessé de gémir ronflait, la tête contre terre.

A l'aube on vint nous relever et nous nous acheminâmes vers nos cantonnements, parmi les blessés qu'on ramenait. Le fusil me pesait à l'épaule et une soif cruelle me tourmentait tandis que nous marchions sur la terre humide de rosée et respirions le brouillard, tristement, sans parler, comme d'inutiles comparses qui se retirent après une longue attente dans les coulisses de quelque formidable scène (1).

Franz HELLENS.

V. — Notre problème national.

Le mauvais voisin.

Le mauvais voisin des Serbes est le Bulgare. Les Serbes en ont souffert terriblement et à tous les points de vue. Jamais aucun peuple n'eut un voisin aussi déloyal, aussi rapace et avide de conquêtes.

Au moyen âge et jusqu'au x^v^e siècle, les Bulgares ont été en mauvais termes avec tous les Etats qui les entouraient, mais avec l'Etat serbe en particulier. Pendant plus de cinq siècles, ce ne furent que rivalités et combats. Les deux centres serbe et bulgare, qui s'étaient formés dans le gâchis féodal, luttèrent pour s'attirer les petits seigneurs féodaux restés encore indépendants et qui les entouraient. C'était le travail de centralisation, de formation de fortes monarchies qui s'accomplissait là comme ailleurs. Les deux centres déjà formés luttèrent pour l'hégémonie absolue et définitive dans les Balkans. L'issue de la lutte se dessinait au xiv^e siècle nettement en faveur des Serbes, lorsque l'invasion turque brisa tout et imposa son joug aux uns aussi bien qu'aux autres.

(1) M. Franz Hellens, romancier belge bien connu (l'auteur du roman « En ville morte » et de beaux contes « Hors le vent » et « Clarté latente »), a bien voulu nous donner ces belles pages de son nouveau livre : « Les Vainqueurs du Temps », qui est en préparation...

Lorsque l'heure de la libération eut sonné au xix^e siècle, les Bulgares, après les Serbes, furent débarrassés du joug. Les uns après les autres, ils eurent leurs Etats, mais leur liberté ne fut qu'incomplète. Cependant tandis que les Serbes, dans leurs aspirations, montraient une idée nationale saine, conforme aux tendances démocratiques de l'époque actuelle et fondée sur les grands principes de liberté des peuples, les Bulgares manifestaient de nouveau le même désir d'hégémonie et de conquêtes dont ils avaient fait preuve au moyen âge, mais qui ne pouvait plus s'excuser par une ambition de monarques féodaux. Ayant la folie des grandeurs, hypnotisés par le souvenir lointain d'un Empire médiéval très éphémère, les Bulgares rêvaient de conquêtes qui leur donneraient la domination de tous les Balkans ; ils y aspiraient quoique ni par les proportions ethniques ni par la position géographique ils ne pussent prétendre à ce rôle.

Les Bulgares, en effet, de tous les peuples balkaniques, et si l'on excepte les Albanais, sont les moins nombreux. Leur infériorité numérique saute aux yeux surtout si on les compare aux Serbo-Croates qui sont presque trois fois plus nombreux et qui, en outre, par leur civilisation beaucoup plus élevée et par leur position géographique sont beaucoup plus autorisés à prétendre à cette hégémonie balkanique tant convoitée par les Bulgares (1).

Prédominants par le nombre, occupant en masses compactes et homogènes le centre et l'ouest de la péninsule ainsi que ses artères vitales, les Serbo-Croates sont dans les Balkans un élément dont on doit tenir compte plus que des Bulgares. Les Roumains et les Grecs aussi auraient des titres plus sérieux que ceux des Bulgares à une hégémonie balkanique.

Néanmoins, et quelle que soit l'absurdité de cette ambition chimérique, les Bulgares poursuivent l'hégémonie et se la posent pour but. Ils espèrent compenser le mal fondé de cette prétention par une volonté tenace et par un choix de moyens dénué de tout scrupule. Et leur ambition est telle, leur appétit de conquérir si prodigieux, qu'ils subordonnent tout et qu'ils sacrifient même leur honneur à l'extension démesurée de leur Etat. Leur plan d'action est simple : agrandir leur Etat autant que possible et occuper les contrées centrales des Balkans quoi qu'elles ne soient ni ethniquement ni autrement bulgares ; dénationaliser impitoyablement les contrées conquises pour obtenir, surtout en face des Serbo-Croates, une interversion des proportions ethniques si défavorables. Par la conquête illégitime et par la dénationalisation, la prédominance bulgare dans les Balkans serait donc imposée de force et créée artificiellement puisqu'elle ne peut pas l'être autrement !

Ce qui est curieux chez les Bulgares, c'est qu'ils se sont appliqués à poursuivre le but de prédominance balkanique avant même d'avoir

(1) Les Serbes cependant ont toujours été partisans d'une politique d'équilibre au lieu d'opposer le rêve d'hégémonie serbe au rêve bulgare.

eu leur propre Etat! Ce n'est qu'en 1878 que le congrès de Berlin confirmait l'existence d'un Etat bulgare créé par les victoires russes. Et déjà bien avant, en 1872, l'Exarcat bulgare se fondait à Constantinople, avec la tendance bien marquée de bulgariser toute la Macédoine par des écoles et des églises bulgares et d'élargir ainsi la zone nationale bulgare dans les Balkans. La population slave de la Macédoine n'était pas bulgare du tout; mais n'ayant eu que des prêtres et des instituteurs grecs, dont la langue étrangère sonnait mal à ses oreilles, elle aspirait ardemment à instruire ses enfants dans une langue slave et entendre une messe slave. Les Bulgares, gens pratiques par excellence, exploitèrent habilement ce désir des Macédoniens. Et tandis que les Serbes, naïfs et inertes, les laissaient faire au nom de la solidarité slave, les Bulgares, riant dans leur barbe de cette solidarité, offraient aux Macédoniens une messe et des livres slaves, mais en slave bulgare au lieu du slave macédonien.

L'habileté de propagande et l'art de la réclame qui manquent au Serbe sont les grandes qualités du Bulgare. Les livres bulgares, les maîtres d'école bulgares affluaient en Macédoine sous l'œil paternel de la Sublime-Porte, qui détestait les Serbes parce qu'ils avaient été les moins soumis de tous les Chrétiens et qu'ils avaient les premiers ébranlé son Empire, mais qui choyait les Bulgares les considérant comme moins dangereux et qui voulait aussi peut-être ennuyer un peu les Grecs. Une propagande bulgare intense, systématique, implacable se rendait maîtresse des villes, s'épandait dans les campagnes, submergeait tout le pays. Parallèlement à cette action dans le pays même qu'il s'agissait de conquérir par cette pénétration pacifique à la manière allemande, on agissait aussi en Europe. A la presse et à l'opinion publique européennes qui n'avaient eu jusque-là aucune idée sur la Macédoine et qui, par paresse d'esprit, étaient disposées à se former une opinion sur les premières informations reçues, les Bulgares servirent leur thèse : que la Macédoine était purement bulgare. Et pendant quarante ans, ils n'ont cessé de crier à tue-tête que la Macédoine était bulgare, tout en faisant des efforts désespérés pour qu'elle le devint en effet.

Chez nous autres dans les campagnes on a parfois de mauvais voisins. Les champs étant séparés les uns des autres le plus souvent par des haies vives, le mauvais voisin, si vous n'y faites pas attention, avancera sa haie pour élargir son champ et rétrécir le vôtre. Et si le mauvais voisin touche à une propriété municipale, alors il ne se gêne plus du tout, il avance la limite de son champ tous les ans, et finit ainsi par gagner des superficies considérables. Cette malhonnêteté, qui n'est heureusement chez nous qu'exceptionnelle, est malheureusement presque générale chez les Bulgares. Non seulement les hommes pris individuellement sont prêts à tout pour s'enrichir et manquent complètement de sens moral dans leur arrivisme — preuves la corruption des fonctionnaires et les procès si fréquents contre des

ministres ayant abusé de leur situation pour s'enrichir du jour au lendemain — mais l'Etat lui-même, image fidèle de la nation, manifeste le même appétit insatiable, la même convoitise qui ne connaît aucune limite, et la même ignorance de la morale, de l'honneur, de l'honnêteté, quand il s'agit d'agrandir son territoire qui est sa manière à lui de s'enrichir. La Bulgarie est un très mauvais voisin parce qu'elle veut élargir son domaine nonobstant les droits les mieux fondés des Etats environnants et en se servant des moyens les moins dignes.

Après avoir laissé les Bulgares mener pendant quinze ans la propagande la plus active en Macédoine, les Serbes ont fini par se remuer et se sont efforcés d'enrayer la pénétration bulgare. Ils se sont appliqués à faire revivre le serbisme de la Macédoine, terre classique de l'Epopée serbe, pleine de monuments et de vestiges attestant son ancien caractère serbe. Mais à la propagande serbe, très timide au commencement, les Bulgares ont répondu par un redoublement de leur propagande à eux; et lorsqu'ils se sont aperçus que les Serbes gagnaient du terrain, que les écoles et les livres serbes, beaucoup plus proches au dialecte macédonien, obtenaient un nombre toujours croissant d'élèves et de lecteurs, et que les Macédoniens égarés commençaient à se ressaisir, les Bulgares n'ont pas hésité à recourir aux moyens extrêmes. Pour conserver les résultats acquis dans l'œuvre de dénationalisation de la Macédoine, les Bulgares ont recouru au faux et au mensonge devant l'Europe, à l'assassinat dans le pays même... Tandis que devant l'opinion européenne l'histoire, l'ethnographie, les aspirations du peuple de Macédoine étaient falsifiées, dans le pays même les comitadjis tordaient le cou à tous ceux qui osaient manifester leur caractère serbe ou insinuer que les Macédoniens n'étaient pas Bulgares.

L'activité des diverses propagandes en Macédoine et l'état d'anarchie qui en résulta prirent fin en 1912 par la guerre balkanique. Cette guerre avait été précédée d'un traité d'alliance serbo-bulgare qui seul avait rendu possible la victoire sur les Turcs. En délimitant les zones serbe et bulgare en Macédoine et en établissant ainsi une entente sur la question la plus épineuse, le traité serbo-bulgare pouvait faire espérer que l'antagonisme entre les deux Etats serait définitivement supprimé et la source des rivalités tarie. L'intérêt même des deux Etats les poussait à demeurer alliés : réunis, jouissant de la victoire qu'ils venaient de remporter sur la Turquie, ils pouvaient devenir une petite puissance. Il n'en fut rien malheureusement et ce sont encore l'exclusivisme, le chauvinisme et la grandomanie bulgares qui firent crouler tout l'édifice. Des litiges s'étant élevés sur l'interprétation du traité, les Bulgares ne voulurent pas accepter l'arbitrage de l'empereur de Russie, prévu par le traité. Trop confiants dans leurs armes, ils déchirèrent l'alliance qu'ils avaient signée et attaquèrent leurs alliés serbes. La guerre qui ne dura même pas un mois se termina par la défaite bulgare et le traité de Bucarest. La cupidité et l'agressivité

firent perdre aux Bulgares même ce qu'ils auraient certainement obtenu par une politique conciliante.

Mauvais voisins, les Bulgares ont donc été aussi de mauvais alliés. Les hommes politiques bulgares qui avaient conclu l'alliance serbo-bulgare ont reconnu eux-mêmes dans la suite qu'ils n'avaient recouru à cette alliance que parce que c'était le seul moyen de vaincre dans une guerre contre les Turcs. Ils considéraient cette alliance comme un acte purement provisoire, comme un expédient. Tandis que les Serbes étaient entrés dans l'alliance avec l'espoir de créer une confédération balkanique permanente dans laquelle les divers Etats chrétiens des Balkans seraient équilibrés, les Bulgares n'avaient recouru à cette alliance que pour exploiter les forces militaires serbes et grecques et dans l'arrière-pensée de rompre l'alliance aussitôt que possible et d'établir alors leur hégémonie. C'est pour s'assurer cette hégémonie qu'ils firent en 1913 la guerre aux Serbes et aux Grecs. Ayant échoué, battus et châtiés par le traité de Bucarest, les Bulgares ne songèrent qu'à se venger. Ne démordant pas de l'idée de domination balkanique, ils se préparaient à la réaliser à la première occasion favorable. Cette occasion se présenta bientôt grâce à la guerre européenne.

La soif des conquêtes, le désir d'hégémonie et la haine vouée aux Serbes ont certainement été les causes déterminantes de l'alliance de la Bulgarie avec l'Allemagne. Une mentalité commune, des sympathies innées et la concordance des intérêts y ont aussi contribué pour beaucoup. Peu civilisé et de mœurs brutales, le Bulgare est encore inaccessible aux idées occidentales. Au contraire, il comprend et respecte les méthodes allemandes et le militarisme allemand avec sa puissance d'organisation, et il va même jusqu'à en admirer les plus vils abus. Il se rapproche d'ailleurs de l'Allemand par son manque de sens moral, par sa cupidité et son désir de conquêtes. Comme l'Allemand, il ne respecte que la force et fonde tout sur la force. Ces qualités communes, cette mentalité presque identique et la concordance des intérêts devaient emmener fatalement les Bulgares à s'allier avec les Allemands.

Les Bulgares ont rendu un service inappréciable à l'Allemagne, en intervenant dans la guerre actuelle. Ils en ont été récompensés par la conquête de la plus grande partie du territoire de Serbie.

Ayant occupé non seulement la Macédoine à laquelle ils aspiraient depuis longtemps mais même toutes les provinces orientales de l'ancien territoire serbe, auxquelles ils n'avaient pas posé leurs prétentions, les Bulgares y ont appliqué le régime le plus atroce qui puisse s'imaginer, débutant par des atrocités, continuant par le pillage systématique et la dévastation du pays, par l'oppression de la population. Ils violaient brutalement non seulement les règles les plus élémentaires et universellement reconnues du droit des gens mais aussi les droits les plus sacrés de l'homme, ceux auxquels jamais personne n'avait songé à porter atteinte. Le hasard de la guerre les avait rendus en somme

maîtres, provisoirement du moins, de cette partie justement de la péninsule balkanique qui leur semblait nécessaire pour réaliser leur rêve d'hégémonie. Ils ne manquèrent pas d'en profiter et, persuadés que c'était une conquête définitive, ils s'appliquèrent à organiser partout un travail de dénationalisation intense et implacable et à essayer de bulgariser le plus rapidement possible tout le pays conquis. La population, exaspérée et ne voulant pas devenir bulgare, finit par y répondre par une émeute...

Cruelle chimère que de vouloir dénationaliser le centre même de la Serbie, les contrées classiques où l'esprit national serbe est le plus éveillé et le plus solide! Et cependant cette prétention absurde n'est qu'une conséquence du chauvinisme aveugle, cette dénationalisation n'est qu'un effort désespéré pour rendre le rêve d'hégémonie bulgare possible par l'intervention des proportions ethniques serbo-bulgares.

Les crimes commis par les oppresseurs de la Serbie doivent être châtiés et expiés. Mais après? Est-il permis de se demander si un jour viendra où les Bulgares, revenus de leurs folles ambitions, et en ayant éprouvé les conséquences néfastes, se rendront compte de l'immensité de leurs erreurs, de l'absurdité de leurs prétentions, et reconnaîtront que leur véritable intérêt est de renoncer à des ambitions irréalisables et de devenir de bons voisins? On peut se poser la question dès maintenant, mais il est certain que ce problème n'a rien d'urgent. Si jamais ce jour vienne, il semble bien éloigné. La faillite de la politique bulgare actuelle ne suffira pas à assagir tout un peuple. Le temps et la civilisation seuls peuvent accomplir le travail d'éducation sociale et politique nécessaire pour que les Bulgares aussi deviennent un jour dignes de la société démocratique des nations du monde vraiment civilisé.

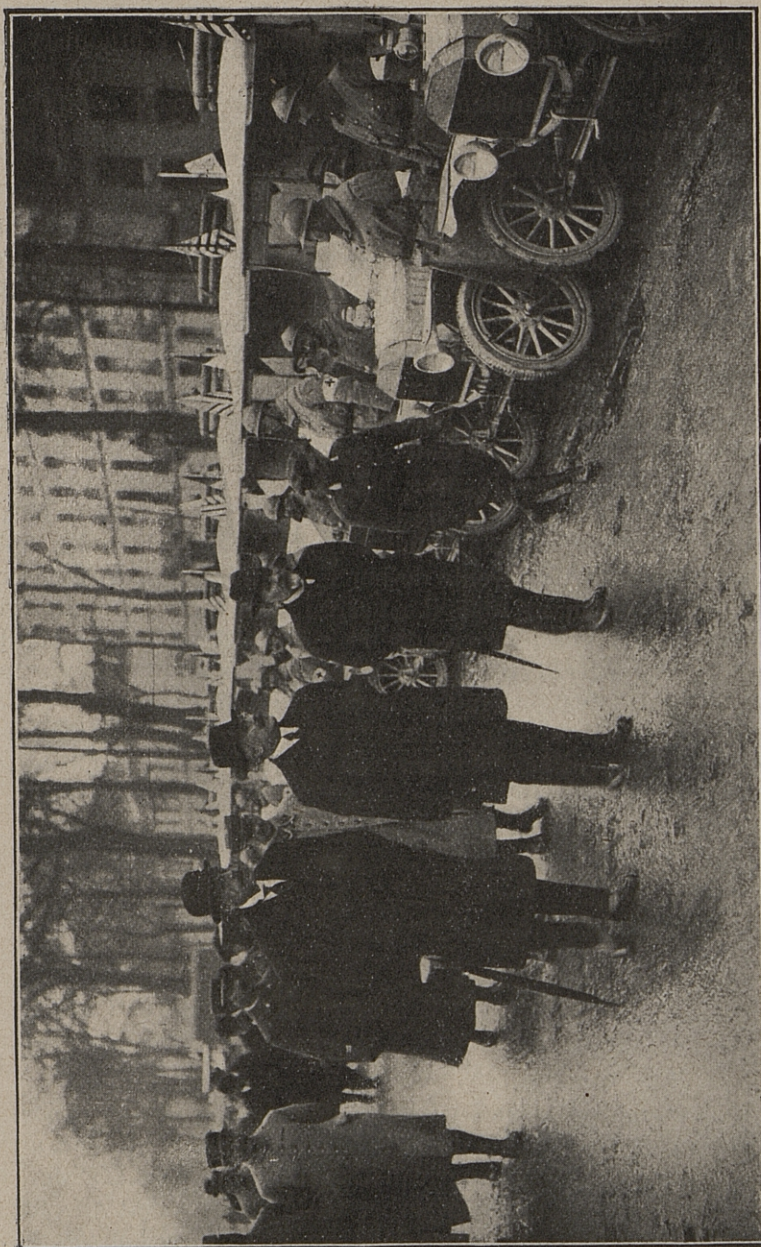
Mileta NOVAKOVIĆ.

VI. — Les Amis de la Serbie.

Nos amis américains.

Le beau cliché ci-dessus de M. Rol, photographe, a été pris lors de la remise aux représentants de la Serbie de quarante-deux camions automobiles, don de l'« American Clearing House », destinés aux services sanitaires de l'Armée serbe. Cette remise s'est effectuée à Versailles, le 19 avril, en présence de M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat au service de Santé français, que l'on voit au milieu de la photographie, ayant à sa droite M. Harjes, président de l'« American Clearing House », et à sa gauche Son Excellence M. Vesnić, ministre de Serbie.

L' « American Clearing House » est une institution américaine, comme son nom l'indique, qui, s'inspirant de sentiments humani-



Cliché M. Rol.

taires, a rendu de grands services aux Alliés au cours de cette guerre ; elle est l'organe central de toutes les institutions de bienfaisance des États-Unis, et la Serbie et le peuple serbe lui doivent beaucoup de

B.D.I.C

reconnaissance pour tout ce qu'elle a fait en vue de soulager la misère soit de la population serbe, soit de nos soldats et de nos blessés. Les États-Unis d'Amérique, avant le grand événement que constitue leur participation à la guerre contre la barbarie germanique et pour la défense de la civilisation, avaient déjà témoigné leur bienveillance pour notre peuple en lui envoyant des secours considérables en argent, en matériel sanitaire, en automobiles. N'avaient-ils pas eu, même, la délicate et charmante pensée d'adresser aux petits enfants serbes, à l'occasion de la fête de Noël, en 1915, des cadeaux, tels que jouets, vêtements, etc.? Maintenant l' « American Clearing House » envoie de beaux camions automobiles pour le transport des blessés serbes. Chaque voiture porte l'inscription : « Don des amis américains de la Serbie, par l'intermédiaire du Comité central de Secours américains ».

Que l' « American Clearing House », et avec elle toute la nation américaine, veuille être assurée de la profonde gratitude de tous les Serbes, et de leurs sentiments de fraternelle amitié pour le noble et généreux peuple des États-Unis.

R.

VII. — Les Serbes aux yeux des autres peuples.

Les soldats serbes.

Plus je les vis de près, plus j'appris à les connaître, plus je m'attachai à ces calmes et modestes soldats vêtus de gris. Ils n'étaient pas très élégants quand on les voyait arriver, se dandinant dans leurs habits mal faits, poussiéreux et tachés de la boue des grands chemins, usés et déchirés dans des combats au soleil, sous la pluie et sous la neige, après tant de nuits passées sur la terre nue. A vrai dire, je n'ai presque jamais vu de soldats de moins belle apparence.

Et jamais on n'a calomnié personne autant que les soldats serbes. J'ai lu dans les journaux que, de tous les soldats des Balkans, les Serbes étaient les pires ; les Turcs étaient courageux, invincibles ; les Bulgares pouvaient devenir des soldats, mais les Serbes étaient incapables de regarder les Turcs en face ; ils prendraient la fuite aussitôt que se montreraient les bataillons turcs. Ce que disaient les journaux allemands, en particulier les journaux allemands d'Autriche, était encore plus fort. Ce n'était généralement qu'une suite d'injures.

Mais après avoir suivi le peuple serbe dans sa guerre contre les Turcs, après avoir vécu avec les soldats serbes pendant et après la guerre, j'en suis venu, comme d'autres, à cette opinion, qu'on a fait aux Serbes grand tort. Nous avons vu un peuple calme, maître de lui,

patriote; nous avons découvert les meilleurs soldats du monde, courageux, obéissants, sobres, endurants, donnant volontiers leur vie pour leur pays, pour leurs frères, pour la grande idée nationale.

Je n'ai pu faire autrement que de les aimer.

Et il en a été de même de tous mes compatriotes qui ont été en Serbie pendant la guerre de 1912-1913 ou depuis ce temps. C'étaient des médecins et des infirmières de la Croix-Rouge, des officiers en voyage d'étude, des correspondants de guerre. Nous étions tous arrivés avec peu d'estime pour eux, nous nous en retournâmes remplis d'admiration....

Quelques jours après je rencontrai à Belgrade mon compatriote, le docteur Gran. Il avait donné ses soins dans un hôpital pendant la guerre. Il me dit : « J'ai conçu la plus grande admiration pour le soldat serbe et pour son patriotisme. Il ne se plaint jamais; on ne l'entend pas gémir; il supporte tout avec une patience sans limites. »

Je n'oublierai jamais un pauvre phtisique que j'ai soigné. Il m'a fait la plus profonde impression. Ce n'était qu'un simple soldat, mais pourtant c'était un héros. Il n'avait pas longtemps à vivre. On n'aurait jamais dû lui permettre d'aller à la guerre. Je lui demandai : « Mais n'avez-vous donc pas vu le médecin? »

« Non, répondit-il, je n'osai pas. Je savais qu'il ne m'aurait jamais autorisé à partir. A présent je me suis battu contre les Turcs et contre les Bulgares, j'ai fait ce que j'ai pu... Je voulais y être, docteur. »

Il mourut quinze jours après, heureux comme les soldats qui meurent. Il avait fait son devoir.

Pendant la guerre turque, je rencontrai en Macédoine le médecin norvégien Eivind Platou. Je voulus savoir quelle était son opinion sur le soldat serbe.

« Je l'aime, dit-il, je l'admire. Il supporte les plus grandes souffrances sans grogner; il est toujours plein de bonne volonté, il ne se plaint pas; il me demandait seulement de le guérir pour aller se battre encore.

« Parmi les nombreux blessés que j'ai eus en traitement, il n'est arrivé qu'une seule fois qu'un soldat ait gémi. C'était un pauvre jeune homme qui avait reçu une balle dans le mollet; la blessure était très bénigne, mais il avait le système nerveux affaibli. »

Le docteur S. Widerøe écrit au sujet de ses blessés : « La plupart sont des gens forts et courageux. Ils sont bons enfants, gentils, reconnaissants, quelquefois même touchants. »

Une infirmière de la Croix-Rouge, Magda Dyrkorn, a affirmé que « ses malades étaient de nobles gens, parfois de purs héros qui souriaient même dans les circonstances les plus douloureuses ».

Le capitaine Bang, du service sanitaire, m'a donné ainsi ses impressions : « Le peuple serbe est honnête, tranquille, modeste, diligent et extraordinairement sobre. La reconnaissance des soldats serbes blessés à l'égard de leurs infirmières et de leurs médecins était émouvante.

Nous n'avons jamais entendu parmi les sept cents malades que nous avons soignés une plainte ou une critique. Ils étaient tous patients et gentils et en général de bonne humeur. Ils fumaient et ils chantaient leurs chants nationaux en s'accompagnant d'un instrument à une seule corde qu'ils appellent *Guslé*. »

Le docteur Harald Natvig assurait que « l'étoffe du soldat serbe était remarquable, qu'il était courageux, intelligent, que très facile à soigner quand il était blessé, il se montrait à la fois amical et reconnaissant ».

Le médecin de mon régiment, le capitaine H. Scheen, qui avait été successivement au front serbe et dans un hôpital, me disait que, pendant ces semaines-là, il avait appris à connaître une armée où chacun, du général au dernier soldat, était animé d'une même pensée, sacrifier tout pour que la patrie redevienne grande et puissante. « Les soldats serbes ne sont pas seulement courageux et dévoués à leurs chefs, ils se distinguent encore par une série de qualités militaires remarquables. Ils sont vigoureux, sobres et toujours de bonne humeur; leur esprit de camaraderie est unique. Enfin, et ce n'est pas la chose la moins admirable, il règne une discipline remarquable parmi eux; je n'ai jamais vu, assurait-il, une mosquée profanée ni une femme turque outragée. Ce n'était pas mauvais, pour une fois, d'avoir affaire à des soldats qui exécutaient aveuglément les ordres donnés quels qu'ils fussent et qui ne laissaient pas paraître le moindre signe de mécontentement quand le médecin donnait ses prescriptions. Leur conduite était aussi irréprochable en dehors du camp; je n'ai jamais découvert la moindre trace d'ivrognerie ni été témoin de la moindre rixe parmi les trente mille hommes qui demeurèrent pendant des semaines autour de Koumanovo ».

Ces témoignages, joints à bien d'autres donnés par mes compatriotes qui avaient partagé la vie des soldats serbes, étaient en contradiction avec ce que j'avais entendu tandis que je me rendais en Serbie. On les accusait de tout ce qu'il pouvait y avoir de laid et de méchant; ils étaient à la fois lâches et cruels; c'étaient des barbares qui brûlaient les villages, détruisaient les églises, maltraièrent les prisonniers et la population civile.

On ne parlait ainsi que des « simples soldats », il est vrai, mais nous trouvâmes bientôt qu'ils avaient l'esprit élevé et chevaleresque, et qu'ils avaient beaucoup de qualités que d'autres soldats en Europe pouvaient leur envier.

Rempli de la plus profonde admiration, je lève mon chapeau en leur honneur.

Christiania.

Colonel ANGELL.

VIII. — De la vie scolaire de notre jeunesse.

La Jeunesse universitaire yougoslave au Président Wilson.

La jeunesse universitaire yougoslave en France a adressé au Président des États-Unis un éloquent appel qu'elle a remis à l'ambassadeur de la République à Paris, M. Sharp.

Voici ce document :

Monsieur le Président,

La jeunesse universitaire Yougoslave, réfugiée en France, des pays de Banat, Bačka, Bosnie, Croatie, Dalmatie, Herzégovine, Istrie, Monténégro, Slavonie, Slovénie et Serbie, a décidé, en sa réunion tenue le 11 mars 1917 à Paris — centre de sa vie en exil — de Vous adresser l'appel suivant. Elle prend la liberté de s'adresser à Vous, parce qu'elle Vous considère non seulement comme le représentant de la Grande République de l'Amérique du Nord, mais aussi comme un défenseur éminent des idées démocratiques.

Au cours de la grande guerre européenne, il Vous a été possible, Monsieur le Président, d'observer à distance aussi bien la lutte elle-même que les idées et les aspirations qui ont guidé les peuples dans cette lutte. Vous avez pu ainsi vous placer à un point de vue librement choisi et entreprendre au moment opportun une action qui répond aux tendances et aux besoins du monde civilisé et de la vie internationale organisée selon les principes du droit et de la justice.

Dans Votre message du 22 janvier de cette année, Vous avez pris avec fermeté la défense des droits des petits peuples contre les tendances impérialistes de certaines puissances qui voudraient écraser les États faibles. Vous avez dit :

Qu'aucune nation ne cherche à imposer sa politique à aucun autre pays, mais que chaque peuple soit libre de fixer lui-même sa politique personnelle, de choisir sa voie propre vers son développement, et cela, sans que rien ne le gêne, ne le moleste, ou ne l'effraye et de façon que l'on voie le petit marcher côte à côte avec le grand et le puissant.

Qu'il n'existe nulle part aucun droit qui permette de transférer les peuples de potentat à potentat comme s'ils étaient une propriété. Ces paroles ont retenti à travers l'humanité ; elles ont affirmé le droit véritable contre les théories fausses et pseudo-juridiques imaginées pour légitimer les conflits et l'anéantissement réciproque des nations.

Elles ont été accueillies avec les plus vives sympathies par les petits peuples, victimes de la violence austro-allemande et atteints par elle dans leur organisme national à tel point que leur vie politique et leur développement ont dû être arrêtés pendant des années et des années.

Le peuple yougoslave — Serbes, Croates et Slovènes — qui, à part la Serbie et le Monténégro, habite l'Autriche-Hongrie, a été, par le machiavélisme des Habsbourg, divisé en onze régions administratives, et a éprouvé au plus haut point l'influence néfaste de la politique impérialiste des

Empires centraux, dirigée contre la civilisation et contre les droits des nations.

Dans toutes les manifestations de la vie de notre peuple et dans tout son passé, on remarque une tendance irrésistible et un besoin profond de se grouper en une unité nationale indépendante.

Le militarisme et le régime de la poigne que l'Autriche-Hongrie a constamment appliqués dans ses provinces méridionales et toutes les manœuvres de la diplomatie autrichienne contre la Serbie et le Monténégro, se sont toujours heurtés à la volonté du peuple qui veut vivre et qui, conscient de sa vitalité, ne se laisse pas étouffer.

La politique de conquête que l'Autriche a pratiquée en Orient, le *Drang Nach Osten*, ont atteint leur apogée en 1914, dans l'ultimatum adressé à la Serbie, acte qui, par ses exigences, est sans précédent dans l'histoire du monde. La Serbie, après avoir fait tous les sacrifices possibles à la paix, s'est vue néanmoins imposer la guerre.

En défendant son existence dans ce conflit, la Serbie n'est pas restée seule : tout le monde civilisé s'est déclaré en faveur du droit à l'indépendance des petits peuples. Les puissances de l'Entente ont pris les armes pour le défendre. Pendant toute la guerre, dans une lutte inégale, notre peuple a prouvé hautement, par des exemples innombrables d'héroïsme, sa force morale, sa conscience nationale et son esprit de sacrifice. Il a défendu de toutes ses forces son individualité nationale et les principes élevés de l'humanité.

Il a été obligé de plier dans la lutte, mais il n'a pas succombé, n'est pas mort et n'a pas renoncé à son idéal historique et à son droit à la vie. Par le sang qu'il a versé, par sa force vitale et par sa culture, il a de même démontré qu'il méritait d'être indépendant et de réaliser son unité dans la liberté.

Le peuple yougoslave, pleinement conscient que l'Europe civilisée, en défendant le patrimoine de l'humanité, lutte surtout pour le principe de la liberté des petites aussi bien que des grandes nations, est décidé à combattre jusqu'à son dernier souffle pour l'idéal qui l'a fait entrer en lutte.

La jeunesse universitaire yougoslave se trouvant en France est l'interprète des aspirations de ses frères d'Autriche-Hongrie, de Monténégro et de Serbie, qui subissent la lourde oppression germanique, leur imposant le silence et le privant des droits les plus élémentaires de l'homme. La jeunesse universitaire, se faisant l'interprète de son peuple, Vous exprime, Monsieur le Président, sa gratitude pour la défense du principe de liberté des petites nations, défense que Vous avez bien voulu assumer, et déclare qu'elle ne fera pas de trêve dans cette lutte tant que l'idéal de son peuple — qui est de réunir les Serbes, Croates et Slovènes en un État libre — n'aura pas été réalisé. Elle espère en même temps que Vous voudrez bien appliquer à son peuple les mêmes principes qui ont créé l'Amérique indépendante, puisqu'en défendant l'indépendance des petites nations, Vous défendez la liberté de l'homme, liberté qui est la base constitutionnelle des États-Unis de l'Amérique du Nord.

La jeunesse universitaire yougoslave Vous prie, Monsieur le Président, de continuer à défendre l'idéal qui est aussi le sien : *la vie libre des nations dans une humanité libre et pacifique.*

Au nom et par autorisation de la jeunesse universitaire yougoslave en France :

Paris, le 11 mars 1917.

Signés : BOŠKO TOKIN (Bačka-Banat). — KRSTA MARIĆ (Bosnie). — MATO VUČETIĆ (Dalmatie). — HASAN REBAC (Herzégovine). — JOSIP BARIĆEVIĆ (Croatie). — BOGDAN IVANOVIĆ (Monténégro). — GEORGES ŽIVANOVIĆ (Slavonie). — ALEXANDAR ILIĆ (Serbie). — JANKO LAVRIN (Pays slovènes).

R.

Les élèves serbes au Collège d'Uzès.

Enfin ! c'était fini !... Nous nous embarquâmes sur « la Savoie » le 1^{er} février 1916, avec 356 élèves serbes, laissant derrière nous le rocaillieux îlot de Vido — l'île de Mort —, la verdoyante île de Corfou et les lugubres côtes albanaises avec toutes les misères et toutes les difficultés vécues pendant la pénible retraite ; nous nous élancions, pleins d'espoir dans la Résurrection prochaine, sur les vagues bleues de la mer Ionienne et de la Méditerranée.

Après quatre jours de traversée nous arrivâmes au Frioul — près de Marseille — où nous passâmes dix-huit jours, attendant d'être répartis dans les diverses écoles de la France hospitalière. C'était pour nous la Terre Promise !

Hélas ! pendant ces jours-là éclata, dans toute sa fureur et toute sa grandeur, la bataille de Verdun qui a donné une fois de plus la preuve de la bravoure légendaire et de l'héroïsme inébranlable de la nation française ; mais les écoles furent alors momentanément transformées en hôpitaux et nous dûmes aller en Corse, à Ajaccio, la ville natale de Napoléon.

Malgré toutes les démarches de notre énergique inspecteur, M. Obradovitch, il nous fallut attendre là, pendant trois mois, notre répartition. Enfin, le 26 mai 1916, un télégramme désigna 50 élèves pour Uzès. Nos préparatifs vivement expédiés, nous embarquâmes le 29 mai sur le « Balkan », pour débarquer le lendemain à Marseille et y prendre le train qui devait nous conduire à Uzès. Un arrêt de cinq heures à Tarascon nous permit de visiter Beaucaire et Tarascon, séparés seulement par un pont sur le Rhône et immortalisés par le célèbre Daudet. Une heure et demie après nous étions à Uzès.

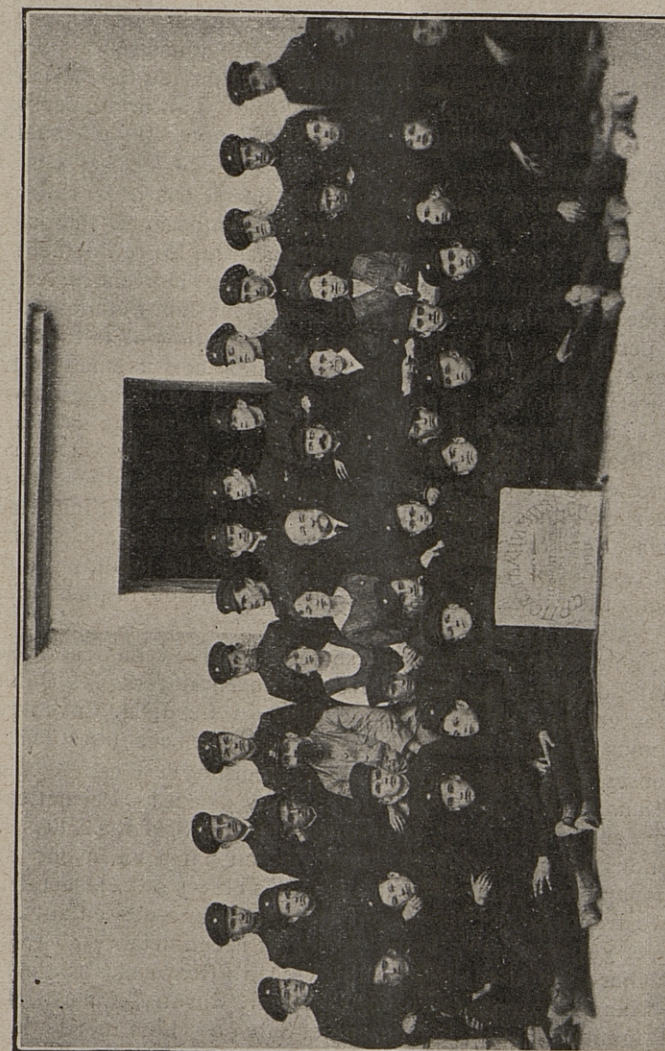
Les autorités et la population nous accueillirent chaleureusement, avec toute la sincérité et l'empressement propres aux gens du Midi ensoleillé — accueil cordial et intime, plein de bienveillance spontanée. Très touchés et très reconnaissants de l'hospitalité qu'on nous offrait dans les écoles et dans les familles de la ville, nous permettant d'être là comme chez nous, nous marchions en ordre militaire, marquant bien le pas et chantant d'une voix émue la *Marseillaise* et autres chansons patriotiques françaises et serbes. Une foule enthousiaste, dont nous avions conquis de prime abord la sympathie, nous escortait à travers la ville et jusqu'au collège pavoisé aux couleurs alliées.

M. Lautier, l'aimable principal, en termes ardents nous souhaita la bienvenue. « Je ne comprenais pas alors — écrit un de mes élèves — tout ce qu'il disait, mais par ses gestes, par son attendrissement, par ses paroles

souvent répétées de « nation héroïque », « pays noble... dignes fils », j'ai senti qu'il parlait ardemment de notre chère Patrie ».

Arrivés à Uzès pour la fête de la Pentecôte, nous pouvions profiter du congé accordé aux classes pour nous bien reposer — nous étions dans un état physique lamentable — et pour visiter la belle ville et ses environs. De suite, chacun se pressait de nous aider et de nous reconforter. Le

B.D.I.C



Les Éléves serbes au Collège d'Uzès (1916-1917).

« Comité des Vêtements chauds » organisait un concert et pouvait, avec la recette, donner à chaque élève un uniforme très seyant ; le « Comité franco-serbe » envoyait de Paris des vêtements, du linge, des chaussures. La France maternelle nous tendait ses bras bienfaisants.

Bien que la fin de l'année scolaire fût proche, mes élèves furent mis dans leurs classes respectives, recevant aussi l'enseignement serbe : littéra-

ture, histoire, etc... Ils travaillèrent avec ardeur pour compenser les pertes dues à une guerre de cinq années, apprenant les leçons, faisant les devoirs donnés par MM. Lautier, Fabre, E. Martin, Meirieu, Mainard, Verret, Barthe, Dr Martin, Houbbron, Guitard et Milinković. Ces professeurs n'ont épargné ni leur temps, ni leurs peines, accomplissant tout avec une égale humeur et une bonne volonté, heureux de guider ces jeunes âmes si durement éprouvées.

Grâce à l'« Amicale du Gard » et à la Compagnie P.-L.-M., pendant les grandes vacances il nous fut possible de faire une grande excursion à Orange, Courthézon, Avignon, Bédarrides et Pont-du-Gard. Dans toutes nos promenades aux environs d'Uzès, à Nîmes, Montaren, Larnac, Alais, Saint-Quentin, Pont-de-Charettes et Saint-Siffret, nous étions accueillis avec bienveillance et sympathie.

À la nouvelle année scolaire nos élèves ont repris le travail avec une nouvelle ardeur et une espérance toujours grandissante. Laborieux, très appliqués, doués d'une intelligence qui s'assimile rapidement l'enseignement donné et d'une très grande facilité pour apprendre les langues, conscients de la valeur du temps qu'ils ont pour leurs études et de celui qu'ils ont perdu pendant cette affreuse guerre, ils ont fait des progrès très rapides et, au bout de trois mois, ils parlaient correctement le français. Pour élever et développer le goût littéraire nous avons créé une réunion « Skerlitch » ; un journal du même nom paraît chaque quinzaine dans le but de faciliter l'enseignement de la littérature et de la langue serbe ; il est tiré à une centaine d'exemplaires répandus dans les différents groupes scolaires serbes. Plusieurs travaux littéraires d'élèves sont imprimés dans *Srpske Novine*, *Nova Srbija* et dans le *Journal d'Uzès*. Des séances, auxquelles participent les élèves français aussi, ont lieu chaque jeudi, pour débattre des questions littéraires et pour lire des fragments de la poésie française et serbe.

De plus, nous avons organisé une société sportive « La Grande Serbie » ; la générosité de Mgr Beguinot, l'évêque de Nîmes, de M. Doumergue, ministre des colonies, de MM. les députés du Gard, M. Coventry et de M. Pascal, nous a permis d'acheter des ballons et des costumes de sport.

Nombreuses sont les marques de sympathie et d'estime que nous recevons. Dans la rue on nous arrête en nous disant : « Permettez-moi de vous serrer deux fois la main parce que vous êtes Serbe. » À l'église et au temple on nous donne les places d'honneur, on parle en faveur de notre cause, on joue notre hymne national. Tous les élèves ont été accueillis par des familles françaises et ils y sont traités comme des enfants. Chaque dimanche ils y passent des heures gaies et réconfortantes. Les familles Lautier, Béchar, Roqueplan, Ceccaldi, Vincent, Graverol, Granier, Malgat, Merlange, Blanc, Florent, Cahuzac, Courbier, Cornud, Carriot, Boissier, Bernard, Roumieux, Fabre, Berthezene et Salva ont bien mérité de nous et des nôtres. Des villages éloignés, les correspondants insistent pour avoir leurs « filleuls » quelques jours chez eux et envoient l'argent nécessaire au voyage, ne les laissant jamais repartir sans leur donner des souvenirs et des cadeaux. Rien ne pourra nous faire oublier toutes ces généreuses et délicates attentions envers nos enfants.

Signalons tout particulièrement la sollicitude paternelle de M. Lautier, l'aimable principal du collège, et le dévouement affectueux de Mme et de

Mlle Lautier. Les lettres qui leur sont envoyées par les élèves — maintenant au service militaire — sont pleines de remerciements et de reconnaissance.

En ces jours cruels où l'économie combat aussi comme les canons et où chacun doit donner le meilleur et le plus possible de lui-même, nous prenons part, avec joie, aux travaux agricoles. Fils d'un pays essentiellement productif, nous recevons de cette occupation comme un écho de la Patrie bien-aimée ; avec quelle bonne volonté nous ensemençons les terres en friche !

Pour chasser la mélancolie funeste, les idées noires ; pour distraire les élèves soucieux de leur Patrie et des leurs, nous avons organisé, après les études du soir, de vrais concerts ; beaucoup d'Uzédiens viennent écouter nos jolies chansons qui portent là-bas, vers la Serbie, nos espérances et nos saluts, et admirer notre « kolo », sorte de farandole.

Pâles, fatigués, épuisés même à leur arrivée dans la France hospitalière, ces enfants, — grâce aux soins et à la sympathie de leurs hôtes, — rentreront en Serbie, robustes, forts et régénérés, de vrais hommes capables d'accomplir les lourds devoirs d'une vie nouvelle. Et l'existence commune pendant ces jours cruels d'épreuve créera entre les enfants des deux pays fraternels, des relations sérieuses et durables.

N'étant pas soumis dans leur pays au régime d'internat, nos élèves se plient malaisément à la vie claustrale des collèges, mais cette jeunesse, pleine de sève vigoureuse, à l'esprit épris de liberté et d'indépendance, s'efforce de s'accommoder à ce genre nouveau.

Mais toutes nos pensées s'en vont vers notre Patrie bien-aimée, abominablement souillée et qui souffre tant sous le joug ennemi ; notre âme songe inlassablement à nos familles en deuil.

Oh ! combien nous nous sommes réjouis avec nos hôtes de la prise de Monastir ! Combien d'espérances alors !... Avec quel entrain nous avons organisé la fête de Saint-Sava pour lui assurer une réussite complète !

Bientôt un an que nous vivons ici, très gâtés et très contents ; quand nous partirons, nous emporterons avec nous d'excellents et d'inoubliables souvenirs de notre séjour à Uzès, invitant nos bienfaiteurs à venir nous voir, dans la grande Serbie où ne pousse pas la plante qui s'appellerait l'ingratitude.

Uzès, 1917.

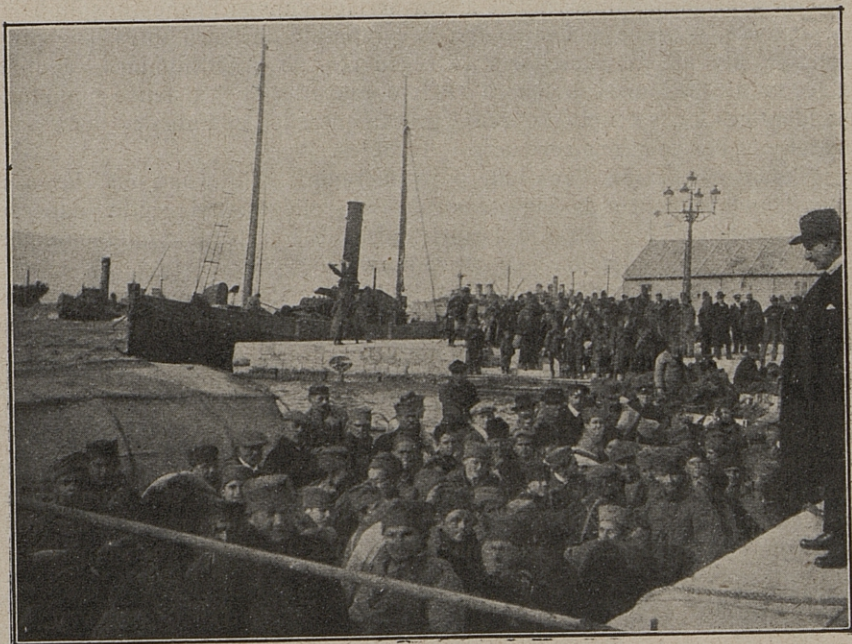
M. D. MILINKOVIĆ.
Professeur au lycée de Prokuplje.

IX. — L'Odyssée serbe.

Sur le chemin de l'exil.

(Suite et fin).

Pierre regarda la contrée qu'il traversait pour la première fois, se rappelant difficilement qu'à 2 ou 3 kilomètres en arrière étaient les bataillons ennemis; rien ne lui semblait étonnant; il respira plus fort, s'adossa au banc et s'abandonna à ses réflexions... Enfin il se tourna vers son compagnon qui travaillait avec son cousin au Bureau du



Un groupe d'enfants serbes rassemblés à Corfou en 1916 en attendant le départ pour la France.

6^e régiment. « Savez-vous, M. Milan, où nous allons? » Le jeune homme interpellé, fort robuste et perdu dans ses pensées, se réveilla à cette question, tira ses mains de dessous la couverture et répondit : « Je n'en sais rien!... Je sais seulement que nous allons à Rachka, après nous verrons... On dit que nous nous dirigeons vers Kossovo où l'on prépare un combat décisif d'après le désir du Roi... Qui sait si le quartier général consentira à un tel geste héroïque? » et il disposait la couverture autour de ses jambes musculeuses déjà entourées de jambières.

— « J'ai cru que vous étiez beaucoup mieux renseigné que moi », reprit Pierre — mais, en vérité, personne ne connaît rien, ni des événements actuels, ni de ceux de l'avenir? B.D.I.C

Pendant ce temps le cousin de Pierre parlait au conducteur, et montrant de la main des voitures qui essayaient de se frayer un passage, il s'écria joyeusement : « Milan, voilà le commandant! Nous allons le rejoindre. » Tous les trois se retournèrent pour regarder : l'ordonnance de l'officier galopait en avant pour assurer la voie libre; les conducteurs privés, craintifs, s'écartaient à droite et à gauche; les pauvres conducteurs militaires quittaient leurs sièges et se plaçaient devant les chevaux et les bœufs, faisant tous leurs efforts pour que le commandant puisse passer sans encombres. L'état-major disparu, chacun reprit sa place sous les bâches, laissant les attelages marcher à leur guise... Et dans le chemin bientôt se produiront de nouveau tumultes, querelles et désordres.

Le jour s'est levé clair et frais, propice au voyage; un faible soleil d'octobre tiédit l'air.

« Oh! nous marchons plus vite quand, devant nous, les ordonnances balayent la route » — remarqua Pierre, satisfait d'un éloignement plus rapide de tant de souffrances et de cruautés.

« Bien entendu — reprit Milan — je ne voulais pas partir avant l'état-major, mais votre cousin se hâtait; si nous en étions séparés, pensez comme il nous serait difficile d'avancer.

— « Vous avez raison — interrompit Pierre — ceux qui n'ont aucune autorité rencontrent partout des obstacles », et il regarda la marche lente des voitures. Sous la bache mouillée, on ne distinguait du paysan serbe, courbé et silencieux, que les mains noires et crevassées qui parfois tiraient les guides, et quelque fumée de pipes.

Pierre se plongea dans le passé; plus les roues tournaient vite, plus il regardait avec convoitise vers le nord; il lui semblait avoir laissé là-bas une partie de lui-même qu'il ne retrouverait peut-être jamais... Et il se rappela les doutes exprimés par son camarade à Kraljevo : « Nous retournerons quand même », se répétait-il comme dernière consolation et suprême espoir.

La colonne militaire avançait rapidement vers le sud, car le chemin devenait de moins en moins encombré. Encadré de rochers élevés sur lesquels l'Ibar se précipitait en cascades pittoresques, il ne servait avant qu'à des voitures de postes et à de pauvres diligences dont les conducteurs sommeillaient toute la journée avec le désir d'en sortir enfin. « Quel contraste! — pensa Pierre — aujourd'hui, l'armée entière se retire par là. »

— « Voilà 11 heures, s'écria Milan en consultant sa montre, quand nous reposerons-nous? » Le cousin de Pierre se retourna et répondit : « Il est convenu de nous arrêter après 6 heures de trajet, il nous reste donc encore 1 heure. » Milan, mécontent, se renversa. Pour tromper sa faim et celle de son camarade, Pierre dit : « Combien il est désagréable

de ne pouvoir désigner ceux qui sont la cause de tous nos malheurs! » — « Si je n'avais pas laissé ma femme sans aucun secours et avec deux enfants, cela me serait égal, — répondit son voisin —, s'il leur arrive malheur, qui pourrait en être rendu responsable, et pourquoi y penser? »

« Les Bulgares ont pris jusqu'à Scoplje, les deux tiers de la Serbie sont aux mains des Autrichiens; toutes les communications avec l'étranger sont coupées; le chemin de fer de Salonique est détruit; seules les gorges de l'Albanie sont restées libres et c'est là que se jouera le dernier acte de notre tragédie! Que faire?... ou conclure une paix séparée, ou capituler, mais cela non, non... » et sur son visage passèrent des expressions de haine.

— « Quoi? vous doutez que nous retournerons là-bas où est resté notre passé! » répliqua Pierre. « Peut-être... mais sous quelles conditions et comment le savoir? Ce qui est certain c'est que ce chemin est le chemin de l'exil!... »

M. MIHAJLOVIĆ.

X. — Pour la Patrie.

Stévan Mičić.

On nous annonce la douloureuse nouvelle de la mort de Stévan Mičić, étudiant ès lettres, décédé à l'hôpital de la Tronche, à Grenoble, le 15 avril, le jour même de Pâques serbes.

Né en 1894, à Belgrade, où il avait passé son baccalauréat, il s'était adonné avec ferveur aux études. L'âme rêveuse et noble, il écrivait déjà des vers au lycée. Dans une allégorique « Légende d'une étoile disparue », il évoque son amour idéal sous les traits d'un bel enfant aux cheveux longs qui paraissent dorés au soleil et cendrés à la clarté de la lune, que l'on dit mort et qui vit encore « loin, sur la plage d'une mer inconnue, endormi avec les vérités éternelles ». C'est bien son histoire à lui, celle d'un être qui vivait dans l'idéal et le rêve, en face d'une réalité triste et brutale.

Sincère admirateur du génie français et avide d'apprendre, il venait chaque jour de Voreppe à l'Université de Grenoble, alors qu'il habitait encore la colonie serbe de cette belle localité. La mort a fauché cet élan.

Il est pleuré de tous ceux qui l'ont connu. Ses camarades et ses maîtres de l'Université, et les habitants de l'hospitalière ville de Grenoble lui ont fait de touchantes funérailles. Au cimetière, on entendit tour à tour M. le professeur Besson, président du Comité de patronage des étudiants étrangers, M. Milovanović, président de

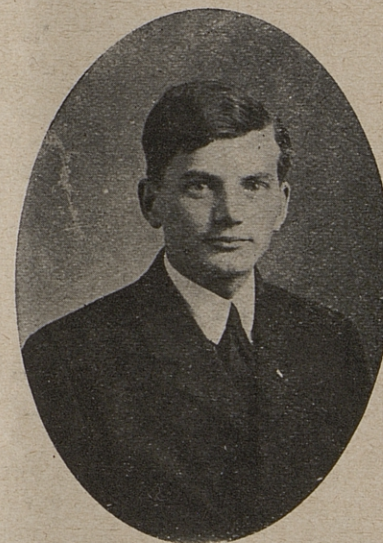
l'Association de nos étudiants, et M. Svetislav Petrović, professeur chargé de cours à l'Université, saluer dignement cette nouvelle victime du tragique exode.

Nous reproduisons les paroles émouvantes de M. Petrović:

Il y a à peine quatre jours, mon cher Mičić, vous étiez venu me voir, votre pâle et sympathique figure toute rayonnante de joie, pour me dire au revoir la veille de votre départ pour la Côte d'Azur, où vous comptiez rétablir votre santé, minée par une traîtresse maladie. Je vous croyais déjà dans quelque charmant petit coin, au bord de la mer, à vous promener au bon soleil du Midi, parmi les fleurs. Hélas! le soleil, les fleurs, que vous aimiez tant, en poète que vous étiez, vous ne les reverrez plus. C'est pour un autre voyage que vous êtes parti, mon ami, — éternel, celui-là...

Comment dire la douleur poignante qui m'étreint en ce moment en pensant à cette jeune et ardente vie, si brutalement arrachée? Dès le premier jour, ce pauvre garçon avait gagné toute mon affection par son admirable assiduité au travail, par sa belle intelligence déjà formée, par sa grande âme amoureuse de tout ce qui est beau et noble ici-bas, par quelque chose d'infiniment attachant qui se lisait au fond de ses grands yeux rêveurs, fermés maintenant pour toujours. A quelles magnifiques espérances je dois adresser ici, avec émotion, le dernier adieu! Et quelle tristesse de songer que Mičić ne sera pas là le jour qui lui aurait fait oublier toutes les atroces souffrances de la tragique retraite et de l'exil, l'heureux jour de la triomphante rentrée dans cette Serbie qu'il aimait d'un amour presque mystique; qu'il nous quitte juste au moment où notre pauvre et lointaine Patrie, si cruellement éprouvée, a le plus pressant besoin des rares fils de sa valeur qui lui restent... Je n'ose penser à cette malheureuse vieille mère qui, pleine d'espoir, là-bas, loin, attendra toujours, pour le presser sur son cœur, son enfant chéri qui ne reviendra pas...

Que la bonne terre de France, où nous vous déposons, conserve pieusement votre corps, mon jeune ami si cher. Nous tous qui vous avons connu, qui vous avons aimé, nous conserverons toujours, avec tendresse, avec fidélité, votre bien cher et douloureux souvenir... R.



Milan Papić,

Elève de la 1^{re} classe du gymnase de Mostar.

Le 3 décembre 1916 est décédé, à l'hôpital Saint-André à South Hayling (Angleterre), Milan Papić, élève du gymnase de Mostar. Par son ardent patriotisme, il a mérité que son souvenir soit honoré et gardé.

Né à Vlahigna, près de Bileč, en Herzégovine, en 1898, dans un des pays serbes non encore libérés, mais où la conscience nationale est demeurée si vive, Milan fit ses études primaires à Bileč, puis entra au gymnase de Mostar comme boursier de la Société serbe « Prosvijeta » qui s'intéresse à l'instruction de la jeunesse serbe en Bosnie-Herzégovine.

Très bien doué, il fut le premier de sa classe et servait d'idéal à ses camarades pour la conservation et la défense des caractères de sa race. En Autriche, les étudiants intelligents sont considérés comme dangereux, criminels même, s'ils se montrent patriotes. Milan aimait sa patrie au-dessus de tout et manifestait cet amour en toute occasion. Il prenait part aux fêtes nationales de Kossovo et à celles des héros croates : Zrinsky et Francopan; il participait aux démonstrations contre le théâtre allemand à Mostar. Et, pour ces raisons, il fut haï, puni, persécuté par ses professeurs, et jugé dangereux par la police.

Aussi, à la déclaration de guerre entre la Serbie et l'Autriche, fut-il interné à Stolat.

Travesti en femme, Milan réussit à s'évader et, par le Monténégro, il gagna la Serbie dont il rêvait sans cesse.

De suite, il s'engage comme volontaire, se distingue par son courage aux combats de Jadar, en 1914, et obtient le grade de caporal. Près de Bèograd, il se jette le premier dans une tranchée ennemie, est blessé gravement dans un assaut à la baïonnette. Sitôt convalescent, il regagne son régiment et est nommé sergent; alors il prend part à tous les combats livrés par son régiment. Pendant la retraite de l'armée serbe, de nouveau blessé à Véliki-Popović, près de Kragouyévat, il est transporté à l'hôpital de Krouchévat. Les Autrichiens avançant toujours, Milan veut à tout prix leur échapper et, grâce à des gens de cœur, il réussit à traverser l'Albanie et à se réfugier à Corfou où il put enfin se reposer et soigner ses blessures.

Mais, trop affaibli par les souffrances et les privations, incapable désormais d'être soldat, il est envoyé en Angleterre avec des élèves serbes, pour continuer ses études. Là, malgré des soins nombreux et vigilants, sa santé ruinée ne pouvant se refaire, il fut placé au sanatorium de South Hayling. Milan croyait fermement se rétablir, puis retourner en Serbie, alors libérée, agrandie et heureuse. « Dieu est bon, il ne laissera pas les souffrances de notre peuple sans récompense; lorsque je serai guéri, la Serbie sera libre et grande: peut-on avoir un plus grand bonheur »! disait-il à ses camarades venant le voir. — Pauvre Milan! il n'a pu voir ses vœux se réaliser.

T.

XI. — Chronique littéraire.

Un nouvel almanach serbe. ⁽¹⁾

L'almanach ou le calendrier littéraire, plus ou moins usité dans les littératures étrangères, a joué chez nous un rôle exceptionnellement important. Non seulement il remplaçait pour nous pendant toute la première moitié du siècle précédent les revues littéraires, mais il était, au besoin, un excellent moyen de soutenir et de renforcer la conscience nationale. C'est pourquoi les Serbes d'Autriche l'ont particulièrement cultivé.

Dès le commencement de ce siècle, le genre de ces calendriers littéraires disparaît presque entièrement. Le dernier, et un des plus célèbres, a été le *Vardar*, œuvre de l'Association des femmes serbes, destiné uniquement à la propagande nationale en Macédoine.

Aujourd'hui, cependant, que l'âme serbe est lourdement éprouvée, à l'ancien almanach s'est offerte, une fois encore, l'occasion d'accomplir son noble devoir d'assistance morale. Ce petit livre, pratique et littéraire en même temps, qui a paru à Corfou, est symboliquement intitulé : *l'Aurore* (Zora). Il vient de souhaiter la nouvelle année aux Serbes exilés, et on ne peut plus opportunément!

Vu l'époque où ce livre paraît et vu toutes les difficultés qui forcément ont dû accompagner son édition à Corfou, on fermera volontiers les yeux sur les défauts de sa rédaction. On a, du premier coup d'œil, l'impression qu'un tas de choses y sont jetées au hasard et sans aucun ordre. Mais dans ce brouillon vous sourient, comme des fleurs odorantes, quelques morceaux excellents. Les noms connus, tels que ceux de MM. Dučić, Velić, Lazarović, Bojić, etc., viennent s'y ajouter à deux ou trois nouveaux noms qui promettent.

Toutes leurs œuvres ont quelque chose de commun, car l'époque, qui les a inspirées, leur a apposé sa griffe tragique d'amour et de douleur patriotiques. Mais les expressions de ces sentiments y sont très différentes.

M. Dučić, qui naguère avait juré que sa Muse était « trop fière » pour souffrir à cause des autres, cachait toujours ses propres sentiments sous les idées, et de ces idées il faisait des images. Parnassien et discrètement symboliste, il annihilait son existence personnelle pour vivifier à plaisir la fiction, à laquelle lui-même finissait par croire :

Ne me dites jamais, de grâce, que c'est faux,
Ni que c'est mon cœur qui se leurre d'illusions,
Car je pleurerai, je pleurerai éternellement,
Et je ne saurais jamais me consoler.

(Le Coucher du soleil.)

(1) Zora, calendrier pour l'année 1917. — Corfou, 1916.

Tel, il ignorait naturellement le sentiment patriotique. Mais la grande tragédie nationale a réveillé le Serbe dans le poète. M. Dučić a donné pendant ces derniers mois quelques excellentes poésies patriotiques. Et pourtant cet acte, loin de constituer une modification de ses conceptions poétiques, n'est qu'une concession faite au temps actuel. Au fond M. Dučić est resté le même. De la catastrophe nationale il ne chante que ce qui est beau et sublime : la gloire de la patrie et la grandeur d'âme de ses fils ; il dégage la philosophie de leur douleur. *Ave Serbia!* (1) n'est que la personnification des deux grandes idées : la patrie et le peuple, la mère et les enfants :

Tu nous suis toujours, sainte mère martyrisée,

 Tu nous a empoisonnés du lait de ton sein
 Pour être sans égal dans la douleur et dans la gloire.
 Car ce sont deux jumeaux que tu as engendrés :
 Le Martyr et le Héros, une larme et une goutte de sang.
 Tu es le signe au ciel, la lueur dans la nuit,
 Berceau et tombeau, vêtue de soleil...

Et nous, le peuple :

Bonne mère, nous sommes ceux qui ont donné toujours
 Une goutte de leur sang pour une goutte de ton lait.

Il fallait que M. Dučić versât des larmes, et ce sont des perles qu'il prodigua à profusion.

Les vraies larmes, les larmes brûlantes ne connaissent que ces yeux qui ne se ferment pas devant la souffrance humaine. L'idéalisation et la fiction poétiques sont le produit de sentiments pensés, s'il est permis de s'exprimer ainsi ; le sentiment vécu est une réalité. Savoir analyser sa douleur et pouvoir l'exprimer sont deux talents distincts. Le dernier n'est donné qu'aux hommes de cœur. Lisez ces paroles simples et tristes d'un commençant :

Tilleul, mon chaste ami, tes branches sont couvertes de givre, et nos maisons sont blanchies de moisissure, envahies de toiles d'araignées.]

Tilleul, mon chaste ami, où sont tes petites fleurs pâles, où sont nos baisers?

Tilleul, mon chaste ami, l'automne arrache tes feuilles jaunies, arrache des soupirs à mon cœur...

☛ S'il ne revient plus? Si rien n'arrive? Je vais creuser mon tombeau auprès de toi, je taillerai mon cercueil de ton bois, j'arroserai tes racines de mon sang.

☛ Tilleul, mon chaste ami, tu t'en dessécheras. (2)

M. Milenović voit dans la tragédie du peuple celle de l'individu. La souffrance des particuliers, qui le fait souffrir lui-même, inspire tout

(1) Voir le texte original dans le supplément serbe de ce numéro de notre revue.
 (2) Le nom « tilleul » est féminin dans la langue serbe, et par cela même il se prête beaucoup mieux à cette apostrophe poétique.

ce qu'il écrit. C'est cela, d'ailleurs, qui le fait le plus humain de nos écrivains d'aujourd'hui. Débutant sans assez d'expérience, inégal souvent et parfois monotone, il a su pourtant trouver des accents vraiment lyriques pour chanter la douleur des vivants.

M. Bojić est entre deux extrêmes que représentent M. Dučić et M. Milenović. Ne faisant pas du sentiment national une philosophie, mais aussi ne compatissant pas à la misère du prochain, il déclame, dans le meilleur sens du mot, ses mâles tirades à la patrie. Elle est pour lui le pays d'où l'on nous a chassés et pour lequel combat le peuple tout entier. Tous ses vers patriotiques sont une glorification du pays et du peuple :

... Donnez-moi la première fleur de mes champs
 Pour que, de baisers et de larmes arrosée,
 Elle reste éternelle, et que la force vive
 De son parfum ressuscite tout un siècle fauché!

 Donnez-moi la première brise de notre vent
 Pour en ranimer nos feux éteints,
 Donnez-moi la première miette du pain sacré
 Pour en effacer toute l'amertume de la faim.
 Donnez-moi ce septuor sacré

 Pour que j'en fasse l'offrande à l'Autel de la gloire.

Maître de la forme, possédant un vocabulaire extrêmement riche et une rare capacité d'expression vigoureuse, grandiloquent parfois et toujours brillant, il sait enfanter des vers entraînants.

Le poème de M. Filipović nous montre une nouvelle nuance de la poésie patriotique. Ce jeune poète, évidemment influencé par les classiques *Jefimija* et *Simonida* de M. Rakić, nous a donné tout une série de portraits des héros nationaux, modelés, dans le genre de M. Meštrović, plutôt que peints. Il n'y a presque pas de couleurs chez lui ; toutes les comparaisons et toutes les métaphores ne servent qu'à mettre la forme en relief. Cette qualité, ainsi que l'inspiration cherchée dans la poésie nationale, dont il emprunte jusqu'au rythme, donnent à ses vers un charme de nouveauté. Il lui manque un équilibre bien déterminé, ce qui le rend souvent inégal, et un plus grand choix de comparaisons, sans lequel ce genre de poésie devient trop uniforme. Le portrait de *l'Irascible au Mauvais Regard* (Srdja Zlopogledja) est le plus réussi. Il y a de la force dans ces vers :

... La terre gémit et le héros chevauche taciturne,
 Derrière lui la troupe de braves sans toit,
 Pas un chant, pas un cri de guerre.
 Frissonnent les forêts, les montagnes et les routes.
 Le sourcil noir menace comme un tombeau béant :
L'Irascible au Mauvais Regard s'en va au combat!

M. Vinaver est par trop mystique, quoique moderne à sa façon, et par trop allégorique pour devenir un bon poète patriotique. N'ayant pas les deux qualités indispensables à la poésie patriotique, qui sont le sens précis et l'expression directe, il n'en atteint pas les buts principaux, ceux d'émouvoir et d'être accessible à tous. — *M. Stanimirović*, qui a donné ailleurs de très bonnes choses, pleines d'une nostalgie douloureuse, n'est pas représenté dignement dans ce petit livre. — Le petit conte de *M. Cvetković*, joliment écrit et assez amusant, introduit dans le livre une agréable note de gaieté. — La vigoureuse prose oratoire de *M. Velimirović* fait honneur à la partie littéraire de cet almanach.

Cette partie n'est ni très étendue, ni très riche. Mais elle est très symptomatique. Elle nous fait pressentir un mouvement intérieur qui commence à poindre. *M. B. Lazarević* dit avec beaucoup de raison dans son article que notre art exilé, « occupé à d'autres besognes, n'a pas assez de temps pour s'exprimer. Mais il se prépare profondément dans ses instincts quelque chose qui fermente; on a beaucoup à dire, car on a beaucoup souffert ». Cette grande époque aura-t-elle un grand poète?

M. V. BOGDANOVIĆ.

P.-S. — Nous avons entre les mains un calendrier qui nous vient d'Amérique : *Carevina*, calendrier national serbe, pour l'année 1917, New-York, in-8°. Quoique moins littéraire, il est beaucoup plus populaire que celui auquel nous avons consacré cet article. Le ton patriotique y est très élevé, et l'esprit national en inspire tout le contenu. Ce livre est une lecture excellente pour les nombreux Yougoslaves d'Amérique.

M. B.

CARNET DU MOIS

B.D.I.C

Un douloureux souvenir.

Le 15 (2) mai est le troisième anniversaire de la mort de *Jovan Skerlić*, le grand critique et historien littéraire, professeur de l'Université de Belgrade, membre de l'Académie Royale, homme politique et un des plus grands apôtres de l'idée yougoslave. Écrivain le plus lu et l'un des plus aimés, avec toutes ses belles qualités littéraires; homme politique aux idées modernes et à la nature combative, droit et idéal; travailleur sans égal et ne connaissant pas la fatigue ni le repos jusqu'à la mort; franc, ouvert, bon, — tel il a été idole de la jeunesse serbe de son temps.

Sa popularité ne connaissait pas seulement des frontières d'Etat : celles de toute la nation étaient les siennes. Alors que personne ne croyait si proche la réalisation de nos rêves nationaux, et que les trois groupes de notre race yougoslave vivaient chacun sa vie individuelle, *Jovan Skerlić*, on peut dire, était le seul grand homme qui appartenait à tous les trois à la fois. Connue et aimé à Zagreb autant qu'à Belgrade, et à Ljubljana comme à Zagreb, il l'était également à Sarajevo, à Dubrovnik, à Cetinje et partout. Yougoslave par ses idées yougoslaves, il l'était aussi par sa célébrité yougoslave.

Les temps à venir diront le dernier mot sur ce grand homme. Ceux qui le verront à travers la perspective historique trouveront, certes, bien des branches à couper de l'arbre immense qu'était son travail. Il dépassait souvent, crevant de force et d'énergie, les limites du commun; l'extrémité ne l'effrayait pas, puisqu'il était de ceux qui vont « jusqu'au bout ». Il est possible que les générations futures jugeront ces mêmes qualités qui nous enthousiasmaient tant, un peu exagérées et trop *sui generis*. Mais sa personnalité, la plus grande peut-être que notre histoire moderne ait connue, restera éternellement. Avant tout il a été une force individuelle. Sa personne vaut son travail.

Nous qui avons subi le charme de sa parole et la suggestion de sa volonté, ressentons aujourd'hui, à cet anniversaire, la même intensité de douleur que sa mort nous a causée il y a trois ans. Il était destiné à mourir la veille du jour où commença la réalisation de son cher idéal yougoslave, et sans se douter même de la proximité des événements qui venaient. Et s'il est possible de trouver une seule consolation à ce sort tragique, on n'aurait que celle-ci : au moins, il fut épargné à *Jovan Skerlić* de voir tous les supplices et toutes les épreuves que ce « vertige mondial » a imposé à notre peuple. Il en eût bien souffert!

M. V. BOGDANOVIĆ.

Les cours et conférences

a) LES PROFESSEURS SERBES A LA SORBONNE.

L'hospitalité que la France ne cesse de nous prodiguer s'est manifestée une fois de plus d'une manière dont nous sommes particulièrement fiers.

L'Université de France vient de rendre un grand honneur à la science serbe. L'antique et hospitalière Sorbonne a ouvert ses portes à trois professeurs de l'Université de Belgrade.

A cette même Faculté de Droit où il a fait ses études, M. Toma Živanović, le jeune auteur de plusieurs œuvres de droit criminel, professe depuis le mois de janvier son *Introduction philosophique à la science criminelle*.

A la Faculté des Lettres, notre éminent savant M. Jovan Cvijić, qui jouit d'une réputation européenne dans le domaine de la géographie et de la géologie des Balkans, traite des *Problèmes balkaniques*; et notre philosophe métaphysicien, M. Brankislav Petronijević, auteur d'une remarquable *Métaphysique*, vient de commencer son cours sur la *Valeur de la vie* (idées philosophiques et religieuses). R.

* *

b) CONFÉRENCES.

« Le Soc », groupe d'action contre le délaissement des campagnes, a organisé, le 26 avril, à 4 heures, à la Sorbonne (amphithéâtre Richelieu), une matinée sous la présidence de MM. Jovan Cvijić, membre de l'Académie serbe et professeur à l'Université de Belgrade, et Edmond Perrier, membre de l'Institut, directeur du Muséum d'Histoire naturelle. Après les chaleureuses allocutions des deux présidents et la conférence applaudie de M. Albert Marchon sur « Le culte du sol; le paysan serbe », Mme Lara, de la Comédie-Française, et Mlle Régine Le Quéré, de la Renaissance, ont interprété avec art le bel acte en vers *Le dialogue des Preux* (1871-1916), de M. Guy-Félix de Fontenaille, et Mme France Darget a dit admirablement le poème national serbe sur le Petit Radojica. R.

Touchant témoignage de sympathie pour notre cause.

Mme E. Bauzet, directrice de l'école française indigène de filles à Papeete, Tahiti (Océanie française), a adressé à notre directeur de l'enseignement de la Jeunesse serbe en France, M. Žujović, une somme d'argent destinée à soulager la misère parmi les Serbes; cet envoi était accompagné d'une lettre dans laquelle Mme Bauzet exprime la sympathie la plus vive de tous les maîtres et élèves de son école pour notre peuple « si malheureux et si vaillant », et « leurs vœux les plus ardents pour notre Patrie ».

M. Žujović a témoigné à Mme Bauzet sa gratitude et celle de M. le Ministre de l'Instruction publique de Serbie, et lui a demandé la permission de partager après la guerre — les réfugiés serbes au noble pays de France ne manquant absolument de rien — la somme gracieusement mise par elle à sa disposition entre les enfants serbes qui gémissent actuellement sous la botte des Germano-Bulgares. Nous joignons nos remerciements à ceux de M. Žujović, et prions Mme Bauzet de bien vouloir croire que nul témoignage de sympathie ne pouvait toucher nos compatriotes plus que celui venu de ce lointain coin de terre française, la belle île mystérieuse chantée par Loti.

Les nouvelles.

Au moment où nous mettons notre numéro sous presse, nous apprenons avec douleur la mort du *voïvode Radomir Putnik*, chef de l'état-major serbe auquel l'armée serbe doit ses brillantes victoires dans les guerres de 1912, 1913 et 1914. La place nous manque pour en dire davantage, mais nous nous réservons de remplir notre devoir envers la mémoire de feu voïvode Putnik dans notre prochain numéro.

* *

Encore une triste et douloureuse nouvelle de notre Serbie envahie. Un homme de bien vient de disparaître. Dans son village, dans cette Župa naguère si riche et si riante, entouré de sa femme et de ses jeunes enfants, M. Milun Ibrovac, père de notre ami et collaborateur M. Miodrag Ibrovac, est mort. Le vieux professeur Ibrovac était de ces hommes rares qui ont tout donné pour le bien de leur patrie, ne demandant que de vivre pour elle. Il a succombé à la grande douleur qui pèse aujourd'hui sur tout notre peuple. R.

Les Livres.

« Skerlitch », feuille littéraire bi-mensuelle de la société des élèves serbes du collège d'Uzès qui paraît depuis quelques mois est rédigée par M. Milinković, professeur à Uzès (Gard) et se propose de rassembler et de publier les poèmes de notre littérature lyrique, et de faciliter l'enseignement de la langue serbe aux élèves en exil.

Faute de caractères d'imprimerie serbe, le journal est écrit à la main et autographié. Le prix de l'abonnement est de 3 francs par an. R.

* *

Ceux dont on ignore le martyre, par Dr VICTOR KUHNE. — Un vol. in-16, Genève, Kundig, 1917.

Pour écrire sur un pays, faut-il l'aimer? Question discutable. Taine dit oui, Mme de Staël, non. Mais tout le monde admet que, pour faire un bon livre sur un peuple, il faut connaître sa langue, son histoire, ses mœurs, ses aspirations.

M. Kuhne, dans son livre si actuel sur les Yougoslaves, remplit deux conditions : il aime les Serbes et il les connaît. Médecin, il a passé plusieurs mois en Serbie. Il en a suffisamment appris la langue, il a goûté la beauté de sa poésie populaire, senti la grandeur de son âme et, en soignant nos blessés des deux côtés du Danube, il a communiqué à toutes leurs souffrances.

Son action ne s'est pas bornée là. Les Serbes, arrachés à leur pays natal et réfugiés en Suisse, terre classique d'asile et de liberté, ont retrouvé en M. Kuhne un ami dévoué et un ardent défenseur. Son livre adoucit leur nostalgie et rend moins amer leur douloureux séjour en exil.

Deux idées essentielles dominent l'ouvrage du docteur genevois : l'oppression austro-hongroise sur l'élément slave, et l'idéal des Serbes, des Croates et des Slovènes de former tous un grand État libre et indépendant, étant un seul et même peuple. Pour montrer le régime de corruption des Habsbourg, l'auteur n'y pouvait mieux réussir qu'en parlant des nombreux procès politiques inspirés et menés par les agents salariés de Ballplatz et dans le but de compromettre les hautes personnalités serbes. Ce chapitre est traité avec une compétence, une érudition et une probité intellectuelle qui honorent l'auteur suisse; son exposé est exempt de haine et de tout parti pris. C'est pourquoi son étude offre un intérêt particulier pour ceux qui voudraient connaître la triste situation des Serbes en Autriche.

Richepin en France, Verhaeren en Belgique, d'Annunzio en Italie, ont décrit l'âme allemande, dans le bombardement des cathédrales et l'emploi des liquides enflammés et des gaz asphyxiants. Peut-être ont-ils exagéré dans leur exaltation de poètes et dans leur patriotisme blessé. Par contre, on ne connaît pas assez les atrocités et les crimes commis envers l'Humanité par les Autrichiens et les Magyars. Malgré leur savante habileté à cacher ces horreurs, on sait cependant que plus de 3.000 Serbes, comprenant l'élite intellectuelle du pays, furent pendus et leurs biens confisqués. J'ai vu, à Mačva, de mes yeux, deux femmes serbes auxquelles les soldats magyars, dans un affreux raffinement de cruauté, avaient ouvert le sein avec un couteau et mettaient de force la main des victimes dans la plaie béante. Quand nous arrivâmes, les pauvres malheureuses étaient évanouies de douleur.

Il n'y a donc rien d'étonnant que les Serbes, les Croates et les Slovènes, qui parlent la même langue et ont les mêmes traditions, cherchent à secouer le joug austro-hongrois. Les Serbes ont payé d'assez de sang la confiance des Alliés pour avoir droit, non pas à la compensation, mais à la restitution de leur ancien domaine national, fondé en 1331 par le glorieux Stéfan Douchan, et qui s'étendait du Danube et du Vardar à l'Adriatique.

Nous aimons à croire que le livre de M. Kuhne contribuera à la réalisation de l'unité nationale serbe; unité qui sera le fruit de tant de sacrifices et de souffrances dont l'auteur aura été le témoin attristé.

Corfou.

Dr MITKOVIĆ.

La Serbie Glorieuse.

(*L'Art et les Artistes*, revue d'art ancien et moderne des deux mondes, directeur-fondateur Armand Dayot.)

Comme numéro spécial de la revue de M. Dayot, dont la réputation est bien connue du grand public français et étranger, nous avons le plaisir de voir s'ajouter à la chaîne artistique des pays alliés — Pologne, Belgique, Roumanie — un autre anneau, celui de la Serbie.

Outre la magistrale étude sur l'Ancien Art Serbe par M. Millet, qui donne tant de charme à ce beau volume, le général Malletterre nous trace dans son article « Le martyre de la Serbie » les moments les plus caractéristiques de notre campagne de 1914 jusqu'à ces jours et M. Dayot, de son côté, nous donne « quelques notes sur l'art moderne ».

Un très grand nombre de photographies et croquis ornent ce numéro, surtout les délicieuses photographies de M. Millet sur nos anciens monuments de Macédoine, Vieille-Serbie, la Serbie et autres pays serbes.

Nous nous réservons de parler bientôt à cette place, plus en détail, de ce captivant numéro dédié à la Serbie.

Z. MARC.

NOTES DE LA RÉDACTION

Le manque de caractères pour l'alphabet serbo-croate nous a obligé jusqu'à présent de transcrire imparfaitement les noms et les citations serbo-croates. Nous avons le plaisir d'inaugurer dans le présent numéro l'orthographe serbo-croate, et nous croyons utile d'en noter la prononciation, en tant qu'elle diffère de la prononciation française.

c	prononcer	ts	français
č	—	tch	français
ć	—	tch	très doux
dj	—	gi	italien (giorno)
ž	—	j	français
dž	—	dj	français (djinn)
j	—	ill	mouillé français
lj	—	gli	italien
nj	—	gn	français
š	—	ch	français
h	—	h	aspiré français
u	—	ou	français

*
* *

Pour faciliter l'enseignement de la langue maternelle à nos élèves exilés, la *Patrie Serbe*, de temps en temps, donnera un supplément en serbe. Publiant ainsi les extraits de nos meilleurs littérateurs, nous espérons aussi rendre service aux amis français qui ont commencé d'apprendre notre langue.

(Le prix d'abonnement et celui de vente ne subiront aucune augmentation.)

1/14. маја 1917.
Париз.

“La Patrie Serbe”
Српски додатак, Бр. 2.

B.D.I.C



НАША ОТАЏБИНА

— Уредник: Д^р Драг. Д. ИКОНИЋ. —

AVE, SERBIA !

— ЈОВАН ДУЧИЋ. —

Твоје сунце носе сад на заставама,
Ти живиш у бесном поносу синова;
Твоје светло небо понели смо с нама,
И зоре да зраче на путима снова.

Још си уз нас, света мајко што те муче:
Све су твоје муње у мачева севу,
Све у нашој крви твоје реке хуче,
Сви ветри у нашем осветничком гневу.

Ми смо твоје биће и твоја судбина,
Ударац твог срца у свемиру. Вечна,
Твој је удес писан на челу твог сина,
На мач његов реч ти страшна, неизречна.

Млеком своје дојке нас си отровала,
У болу и слави да будемо први:
Јер су два близанца што си на свет дала —
Мученик и херој, кап сузе и крви.

Ти си знак у небу и светлост у ноћи,
Колевко и гробе, у одећи сунца,
Ти си горки завет страдања и моћи,
Једини пут који води до врхунца.

Ми смо твоје трубе победе, и вали
Твог огњеног мора и сунчаних река;
Ми смо, добра мајко, они што су дали
Свагда капљу крви за капљу твог млека.

ПРВИ ПУТ С ОЦЕМ НА ЈУТРЕЊЕ.

— Лаза К. Лазаревић. —

“Било ми је”, вели, „онда тек девет година. Ни сам се не сећам свега баш на танко. Причаћу вам колико сам запамтио. И моја од мене старија сестра зна за то, а мој млађи брат баш ништа. Нисам пао на теме, да му казујем!

Мени је мати причала много што шта, кад сам одрастао, па је запиткивао. Отац наравно никад ни словца!

Он, т. ј. мој отац, носио се, разуме се, турски. Чисто га гледам како се облачи: цемадан од црвене кадифе, с неколико катова златна гајтана; поврх њега ћурче од зелене чохе. Силај ишаран златом, за њега заденута једна харбија, с дршком од слонове кости, и један ножић, са сребрним цагријама и с дршком од слонове кости. Поврх силаја транболос, па ресе од њега по левом боку. Чакшире са свиленим гајтаном и бућметом, па широки пачалуци прекрилили до пола ногу у белој чарапи и плитким ципелама. На главу турски тунос, па мало накривљен на леву страну, у рукама му абонос-чибук с такумом од ћилибара, а с десне стране под појас подвучена, златом и ћинђувама извезена, дуванкеса. Прави киџиш!

Нарави је био — отац ми је истина, али кад сам већ почео причати, не вреди шепртљити — нарави је био чудновате. Озбиљан преко јего, па само заповеда, и то он један пут што рекне, па ако не урадиш — бежи куд знаш! Осорљив и увек хоће да буде на његову, т. ј. нико се није усуђивао доказивати што противно њему. Кад се здраво наљути, а он псује алилуј. Тукао је само шамаром и то само једанпут, али, брате, кад одалачи, од часа се пружииш! Лако се наљути; натупи се, гриска доњу усну, десни брк суче и издиже га на више, веће му се састале на челу, а оне црне очи севају. Јао! да онда неко дође да му каже да нисам знао „алекције“! Не знам чега сам се тако бојао, на послетку баш и да ме ћуши једанпут, па шта? Али ја стрепим од оних очију: кад их превали, па као из праћке, а ти, ни знаш за што ни крошто, цептиш као прут!

Никад се није смејао, бар не као други свет. Знам једанпут држи он на крилу мог малог братића. Дао му часовник, да се игра, а мој Ђокица окупио па гура оцу сат у уста, и дерња се из петних жила што он не ће да отвори уста. Ја и сестра да умремо од смеха, а то се и оцу даде нешто на смех, па неколико пута развуче мало леву страну од уста и око левога ока набра му се кожа. То је била велика реткост, и ето тако се он смејао кад се десило штогод где би неки други развалио вилице, да би се чуло у Тетребову механу.

А знам опет, кад је умро мој чича, с којим је бабо ортачки радио, и кога је јако волео. Моја стрина, мати, својте, ми деца — удри, кукај, плачи, запевај, стоји нас вриска! А мој бабо ништа, ама баш ни сузе да пусти, ни „ух!“ да рече. Само кад га понеше из куће, а бабу заигра доња усна, дркће; прислонио се на врата, блед као крпа, па ћути.

Што рекне неће попустити за главу. Па макар да се он каје у себи. Знам кад је отпустио Проку момка из службе. Видим да се каје и да му је жао, али попустити неће. Тоба Проку је најволео од свију

момака. Знам само једанпут да га је ударио, што, точећи ракију, није добро заврнуо славину на петачци, па скоро аков ракије истекао. Иначе никад ни да га је кључнуо! Све му је поверавао, слао га у села по вересију и које шта: — А знате што га је отпустио? — На правди бога!... Видио га да игра крајцара! — Тек ћете се ви после чудити!

Беше о Ђурђеву-дне. Дошао Прока у дућан да му се на ново потпише буквица. Бабо извади деведесет гроша, па каже: „На, ево ти ајлука! Мени више не требаш; иди па тражи где се може играти крајцара!“ Турнио Прока вес на очи, плаче као киша и моли. Дарну то мог оца, баш видех, али мислите да је попустио? — боже сахрани! Извади само још један дукат па му даде: „на, па пут за уши!“ Оде Прока, а он се каје у себи што истера на правди бога најваљанијег момка.

Никад се није шалио; ни с нама децом, ни с мајком, ни с ким другим. Чудно је живео с мојом мајком. Није то да рекнеш да је он, не дај боже, као што има људи, па хоће да удари и тако што, него онако некако: увек хладан, осорљив, гори од туђина, па то ти је! А она сирота, добра брате, као светац, па пиљи у њега као ноје у јаје. Кад се он што обрецне, а она да свисне од плача, па још мора да крије сузе и од нас и од њега. Никад и никуда није с њоме ишао, нити је она смела поменути да је куда поведе. Није трпео ни да се она што меша у трговину и у његова посла. Каже она једанпут:

— Митре, што не даш Станоју ракију? Скоро ће и нова, па где ћеш је?

А тек се он издрачи на њу:

— Јеси ли ти гладна, или ти је чега мало? Новци су у твојим рукама, па кад ти нестане, а ти кажи! А у мој се посао не плећи!

Покуњи се мати па ћути.

Са светом је такође мало говорио. У кавани имао је своје друштво, и само међ њима што рекне по коју. Кума Илију је поштовао што може бити; и то је једини човек који му је смео рећи шта је хтео, и кога се мој отац чисто попробојавао.

Нас је децу као и мајку волео, није вајде, то се види, али нас је држао престрого. Ја се не сећам никад и никаква знака нежности од њега. Покривао нас је истина ноћу кад се откријемо, и није нам дао да се надносимо над бунар и пењемо на дуд — али шта ми је то? То раде и други очеви, али купују деци и шећерлеме, златне хартије и лопту од гумаластике, што скаче с врх јаблана!

У цркву је ишао само на Ђурђев-дан, у кавану свако вече. Вече-рамо, он тури чибук под леву мишку, задене дуванкесу под појас, па хајд! Долазио је лети у девет, а зими и раније, али неки пут превали и поноћ, а њега нема.

То је моју сироту мајку и сестру пекло — ја вам се онда још нисам разумевао у лумповању. — Никад оне нису заспале пре него он дође, па ма то било у зору. Седе у креветима — не смеју ни свеће да упале. Љути се он, болан, кад види да свећа гори. Чуо сам једанпут кад дође доцне кући, где прогунђа:

— Шта ће та свећа у ово доба?

— Па да се видиш свући, Митре — каже моја мати.

— А зар је не знам упалити свеће, или сам ваљда пијан, па не умем наћи?

— Па није, Митре — увија се моја мати, — него као велим...

— А шта велиш? Ваљда да ми комшилук мисли да ми лежи мртвац у кући!

Какав мртавац! Ви мислите он то озбиљно мисли? Мари он и за суседство. Него не да он да моја мати води рачуна о његовом доласку и одласку; па не зна од зла како ће да почне. Хтео би да мати спава и кад јој се не спава, само да он може без бриге банчити. Пекло је то и њега, види се то.

Пио је врло мало и само вино. Ракију и кад огледа за куповину, испљује, па накисели лице. Ни за каву није бог зна како марио... „Па шта је радио сву ноћ по механчинама?“ питате ви.

Несрећа, па то ти је! Да је пио, чини ми се, ни по јада. Него... видећете!

То је мојој мајци пола века укинуло. Плаче неких пута да свисне. А никоме да се појада.

Једанпут дође он такодоцне кући... Ништа!... Сутрадан — ништа... Кад, мој брате, опази мајка да он нема сахата! Прекиде се жена, пита га: „А где ти је, Митре, сахат?“

Он се намргодио. Гледа на страну, каже:

— Послао сам га у Београд да се оправ.

— Па добро је ишао, Митре.

— Ваљда ја нисам ћорав, ни луд; ваљда ја знам кад сахат иде и кад не иде!

Моја мати, шта ће? ућута. Кука после с мојом сестром: „Еј тешко мени! Даће све што имамо, па под старост да перем туђе кошуље!“

Једанпут опет — јали је било десет, јали није — а њега ето из каване. Накривио једну астраханску шубару, преко прсију златан ланац с прста дебео, за појасом један сребрњак искићен златом и драгим камењем. Уђе он, а као да му се набрала кожа око левог ока. Нешто је добре воље.

Како уђе извади сахат иза појаса, као санћим да види колико је.

— Зар си повратио?... — трже се — Зар ти је већ оправљен сахат?

— Оправљен! — каже он.

— А какав ти је то ланац?

— Ланац као сваки ланац — каже он, али некако мекано, није да се издире.

— Знам — каже моја мати — а од куд ти?

— Купио сам!

— А та шубара? То има само у Миће казначеја.

— Купио сам и њу!

— Продао ти?

— Продао!

— А какав...?

Али ту мој отац погледа некако преко ока моју мајку. Она умуче.

Он се узе скидати. Гледам испод јоргана. Извади иза појаса један замотуљак, колик' песница, па бади на сто, а оно звекну: сам самцит дукат, брате!

— На! — рече — остави ово! — Па онда изиђе у кујну.

Моја мати узе ону хартију некако само с два прста, као кад диже прљаву дечју пелену.

— А шта ћу — каже сестри — с овим новцима? Ово је проклето!... Ово је ђаволско! Ово ће ђаво однети како је и донео!...

Као што видите, нема ту среће ни живота!

И тако је моја мати била несрећна, и ми смо сви уз њу били несрећни...

Негда, причала ми је мати, био је он сасвим други човек; а и ја се сећам, као кроз маглу, како ме је често држао на крилу, док сам био са свим мали, правио ми од зове свирајку и водио ме са собом на колима у ливаду. Али, каже мајка, од како се почео дружити с Мићом казначејем, Крстом из Макевине улице, Олбректом апотекаром и још тако неким, све се окрену и пође како не треба.

Обрецује се. Не трпи никаква запиткивања, одмах се испречи: „Гледај своја посла!“ или „Имаш ли ти друге какве бриге?“

Није вајде, казао сам ја: видео је он сам да не ваља шта ради; али га узео буди-бог с нама на своју руку, па га не пушта.

Па ипак, смешно је казати, али опет, опет је он био добар човек. Јесте, бога ми! Али тако...

Једанпут врати се он у неко доба кући. Није сам! Чуди се моја мати. Прође он још с неким поред врата, нешто полако гунђају. Одоше у авлију. Чујемо ми мало после коњски топот и хрзање. Не знам ја шта је то.

Кад он после уђе, ја почех хркати и моја се сестра учини да спава. Назва добро вече, па ућута. Ћути он, ћути мајка, чекам ја.

Онда моја мати отпоче, а глас јој промукао:

— Одведоше вранца!

— Одведоше — каже он.

Опет ћуте, само мати час по усећује се, а ја чисто осећам како плаче.

— Митре, тако ти бога, тако ти ове наше деце, остави се, брате, друговања с ђаволом. Ко се њега држи, губи и овај и онај свет. Ено ти Јове карташа, па гледај! Онакав газда, па сад спао на то да прегрће туђу шишарку, и да купује по селима коже за Чифуте. Зар ти, за бога, није жао да ја под старост чекам од другог кору хлеба, и да ова наша дечица служе туђину?... Па онда поче јецати.

— Шта си ти узела мене заклињати децом и плакати надамном живим? Шта слиниш за једном дркелом? Није он мене стекао, него ја њега! Сутра, ако хоћеш, да купим десет!

Моја мати плаче још јаче:

— Знам, Митре брате — каже она милостивно — али хоће душмани све да однесу. Остави се, брате, тако ти ове наше нејачи, проклете карте! Знаш да смо ми на нашој грбини и крвавим знојем стекли ово крова над главом, па зар да ме којекакве изелице из мог добра истерују?...

— А ко те тера?

— Не тера ме нико, брате, али ће ме истерати ако тако и даље радиш. То је занат од Бога проклет!

— Ама ја сам теби сто пута казао да ми не попујеш и да ми не слиниш без невоље! Није мени ваљда врана попила памет, да ми треба жена тутор!

Ћути племенита душа. Гуши се. Ни сузе нема више. Оне теку кроз дрси, падају на срце и камене се.

Дан за даном, а он све по старом. Доносио је често пуне вишеке новаца. Губио је такође. Долазио је често без прстења, без сахата и без златна силаја. Доносио је други пут и по два три сахата и по неколико прстенова. Један пут: једне чизме, једну ђурдију; други пут:

коњско седло; после опет: туче сребрних кашика; а једном пуно буре лакерде и — свакојаким других комедија. Једанпут доведе у вече вранца, оног истог нашег.

Сутра му купио нове хамове: висе ремени до ниже колена и бију га ројте по вилицама. Упрегао га у кола, а столицу турио на дућанска врата, па кроз варош пррррррррр! да све излеће калдрма испод ногу.

Ми смо већ били огуглани, само је мати плакала и бринула се. Како да није, болан? Трговина забатаљена. Момак се један по један отпушта. Све иде као у несрећној кући, а новци се троше као киша.

Почеше богме они његови пајташи долазити и нашој кући. Затворе се у велику собу, упале по неколико свећа, звечи дукат, пуши се дуван, клизи карта, а наш момак Стојан не престаје пећи им каве (а сутрадан показује по неколико дуката што је надобијао напојнице). А наша мати седи с нама у другој соби; очи јој црвене, лице бледо, руке сухе и час по понавља; „Боже, ти нама буди пријатељ!“

И тако се он сасвим отпади од куће. Само ћути. Матери никад не гледа у очи. Нас децу не милује, ни осорне речи да рекне, а камо ли благе. Све бежи од куће. Само нам пара даје колико које хоћемо. Ако искам да купим легриштер, а он извади по читаву плету. За јело је куповао све што је било најлепше у вароши. Моје хаљине најлепше у целој школи. Али опет нешто ми је тако тешко било, гледајући моју мајку и сестру: чисто постарале, бледе, тужне, озбиљне. Никуд под богом не иду, па и на славу слабо ком да оду. А и нама су жене слабо долазиле, већ само људи, и то готово све само оне „лоле“ и „пустаије“, као што их је моја мати звала. Дућан готово и не ради: „Зар ја“ — каже мој отац — „да мерим гејаку за двадест пара чивита? Ено му Чифута!“ — Мати не сме ништа више ни да прослови. Каже, једанпут јој рекао:

— Јеси чула ти, разуми што ћу ти рећи: ако ти мени цигло једанпут још што о томе прословиш, ја ћу себи наћи кућу, па се иселити; а ти овден попуј коме хоћеш! Упамти добро!

Ћути она сирота као заливена. Стегла срце, копни из дана у дан, а све се моли Богу: „Боже, ти мене немој оставити!“

Е па ваљда видите шта ће из свега да буде!

Дођоше они сви једне вече. Дође с њима још некакав Перо Зеленбаћ, некакав свињарски трговац који, веле, „ради с Пештом“. Бркове упиљео, косу остраг поделио, а зулуфе пустио чак до јагодица. Дебео у лицу, шишкав у телу; накривио некакав шеширић, а преко прслука златан ланац; исти онакав какав је пре бабо имао. На руци му некакав прстен, цакли се, брате, не да се ни погледати. Гега се кад иде; говори крупно и промукло, а све се смеши оним малим, као јед зеленим очима, да те некакав страх ухвати као од совуљаге.

Дођоше они, велим. Стојан одмах уз огњиште, па пеци каву!

Запалише четири свеће. Удари дим од дувана, као из димњака. Пију каву, ћуте као Турци, само карта клизи, и чујеш како звечи дукат.

То је била страшна ноћ!

Ми се с мајком затворили у другу собу. Она више не плаче. Ни сестра. Испијене у лицу, очи упале па гледају страховито уплашено. Према овоме је ништа оно кад ми је стриц умро.

Неколико пута улазио је мој отац у нашу собу. Био је сав знојав.

Раздрљиво цемадан, распучио кошуљу, па му се виде густе црне длаке по грудима. — Намрчио се као Турчин.

— Дај још! — вели мојој мајци.

Она стегла срце. Ћути као камен, отвара ковчег, па шаком сипа у његову, а он везује у мараму.

Гледа узверено и на страну, одлаже ногама као ја кад ме друштво чека на пољу, а ја стојим док ми сеша не одсече хлеба. Узима новце, главу окренуо на другу страну, па кад пође, прогунђа као за се: „Још ово само!“ И онда чисто бежи из собе.

Али „још ово“, „још ово“, уђе ти он, чини ми се, пети пут у нашу собу, а тако око три сата по поноћи.

— Дај! — вели мојој мајци, а дошао у лицу као земља.

Мати пође ковчегу, а ноге јој клецају, све се навија.

Онда ја видех, испод јоргана, како се онај мој велики отац стресе, и како се прихвати за пећ.

— Брже! — каже мајци, а одлаже ногама и рукама брише зној.

Мати му пружи.

— Дај све! — рече он.

— Последњих десет дуката! — рече она. Али то не беше више глас, ни шапут, већ нешто налик на ропец.

Он скопа оне новце и управо истрча из собе.

Моја мати клону крај ковчега и обнесвести се. Сестра висну. Ја скоких из постеље. И Ђокица скочи. Седосмо доле на патос крај ње; љубисмо је у руку: „Нано, нано!“...

Она метну руку на моју главу, и шапуташе нешто. Онда скочи, упали свитац, па прижеже кандило пред светим Ђорђем.

Одите, децо, молите се Богу да нас избави од напасти! — рече она. Глас јој звони као звоно, а очи светле као вечерњача на небу.

Ми потрчасмо њој под икону и сви клекосмо, а Ђокица клекао пред мајку, окренуо се лицем њој, крсти се и, сироче, чита на глас ону половину оченаша што је већ био научио. Онда се опет крсти и љуби матер у руку, па опет гледа у њу. Из њених очију теку два млаза суза. Оне бежу управљене на свеца и на небо. Тамо горе беше нешто што је она видела; тамо њен Бог ког је она гледала и који је у њу гледао. И онда јој се по лицу разли некако блаженство и некаква светлост, и мени се учини да је Бог помилова руком, и да се светац насмеши, и да аждаја под његовим копљем зену. После ми заблеснуше очи, па падох ничице на крај њене хаљине и на њену леву руку, којом ме она придржа, и молих се по стоти пут: „Боже, ти видиш моју мајку! Боже, молим ти се за бабу!“ И онда, а не знам зашто: „Боже, уби онога Зеленбаћа!“

Дуго смо се тако молили.

После моја мати уста, попе се на столицу, па целива светог Ђорђа. И моја сестра то исто учини, а после диже мене и Ђокицу, те и ми целивасмо. Онда мати узе суху киту боснока што је стајала за иконом, и стакленце с богојављенском водицом што је висило под иконом, покваси оном водом босиљак, па нешто шапућући прекрсти њиме собу. Онда полако отвори врата, па на прстима дође до велике собе, па прекрсти китом врата од ње.

Еј, како ми је онда лако било, како сам се осећао блажен, као окупан. Ама што ми сад не може више да буде онако?

Истом што мати прекрести врата од велике собе, а унутра се диже жагор. Не може ништа да се разуме, само што Зеленбаћ једанпут викну колико год може:

— А ко мене може натерати да играм више? Камо тога?

После опет наста нејасан жагор и свађа. Онда чуемо како се врата отворише, гунђање и кораке.

Али бабо не уђе у собу. Залуд ми чекасмо. И дан забели, ја и Ђокица заспасмо, а он још не дође.

* * *

Кад се пробудих, сунце беше далеко одскочило. Осећао сам се страшно уморан и празан, али не могах више затворити очију. Устанем.

Све изгледа некако свечано, па тужно. На пољу мирно, свеж зрак пада кроз отворен прозор, а пред иконом још дркће пламичак у кандилу. Моја мати и сестра блеле као крпе, очи им влажне, лице као од воска, крше прсте, иду на прстима и ништа не говоре, само што шапућу неке побожне речи. Не донеше нам доручак, не питају јесмо ли гладни, не шаље ме мати у школу!

— Шта је ово? — питао сам се ја. — Је ли овде мртавац у кући, или се мој покојни стриц вратио, па га ваља наново сахрањивати?

Онда претрнух кад се сетих шта је ноћас било, и механички прошапутах: „Боже, знаш оно за бабу!“ И опет: „Боже, ама уби оног Зеленбаћа!“

Не мислећи ништа обучем се и изађем из собе. И нехотично пођох вратима од велике собе, али се очас тргох, јер осетих како ме мајка дохвати за руку.

Ја се окретох, али она не рече ништа, само тури прет на уста; она ме доведе до врата од куће, па ме пусти. Она се врати натраг у собу, а ја стајох на вратима. Гледам за њом — не знам шта да мислим.

Онда се наново пришуњам на претима до велике собе, па провирим кроз кључаницу.

Гледам. Сто наред собе. Око њега разбацане столице; две или три претурене. По поду лежи тисућу карата, разгажене и неразгажене цигаре, једна разбијена кавена шоља, и испод једне карте вири дукат. Застор на столу свучен с једне стране скорб до половине. По њему разбацане карте, испреваљиване шоље, пуно труња и пепела од дувана. Стоји још неколико празних тањира, само на једном дуван истресен из луле. Четири празна свећњака; само у једном што букти дебела хартија којом је свећа била обмотана, и црн дим мирно се уздиже и дохвата за таван.

На другој столици за столом, леђима окренут вратима, седи мој отац. Обе руке до лаката наслонио на сто, а на руке легао челом, па се не миче.

Гледао сам тако дуго, али он ама да је мрднуо. Само видех како му се слабине купе и надимају. Чудно сам и мрачно нешто мислио. Чинило ми се на пример — а не знам управо за што — да је он мртав, па сам се чудио како мртавац дише. После ми се чинило да му је она снажна рука од кабасте хартије, да не може више њом ударати — и све тако које шта.

Бог зна докле би ја тако вирио да ме се опет не дотакну мајчина рука. Ништа ми не рече, само оним благим очима показа пут врата.

Ја — не знам за што — од једанпут скидох капу, пољубих је у руку, па изађох на поље.

Тај дан био је субота.

Кад изађох на улицу, иде свет као и обично, сваки гледа своја посла. Силни сељаци дотерали које шта на пијацу. Трговци завирују у вреће и пипају јагњад. Новак пандур дере се и одређује где ће ко да притера кола. Деца краду трешње. Сретен Ђата иде с добошарем по вароши, и чита да се забрањује пуштати свиње по улицама. Тривко извадио јагње па виче: „Ходи, вруће!“, а пијани Јоза игра у једној барици.

— А што је, море, ваш дућан затворен — запита ме Игњат Ђурчија, који у тај пар прође.

— Тако! — кажем ја.

— Да није болестан Митар?

— Није — кажем ја.

— Отишао ваљда некуд?

— У село — рекох ја, па побегох у авлију.

Ето ти затим два такозвана „девера“, т. ј. мојих другова које је послао господин да виде што нисам дошао у школу.

Сад се тек сетих да је требало ићи у школу. Узмем књиге и комад леба, а гледам мајку и девере.

— Кажите, децо, господину да Миша није могао пре доћи, имао је посла.

О, ова рука! Да ми је да се сит наљубим! кад она спава, кад ме не види.

Шта је било у нашој кући за време док сам био у школи — не знам... То јест знам: јер кад се вратих из школе, нађох све онако како сам оставио: моја мати и сестра седе с рукама у крилу; не кува се ни ручак; пролазе на прстима покрај велике собе и само отхукују — исто онако као кад ми је стриц умро! Ђокица у авлији везао мачки цезву за реп, па се увесељава њеном трком. Момци шију гуњеве у својој одаји, а Стојан се извалио у сено па хрче као да је поноћ.

Мој отац још исто онако седи, не миче се. Затегло му се ђурче преко широких леђа, а око појаса се размиче од дубока даха.

Одавно је већ било звонило на вечерње.

Дан се клони својему крају, а у нашој души иста она пучина — нигде краја да видиш, само што се облаци све гушће гомилају! Све постаје несносније, страшније и очајније. — Боже, ти на добро окрени!

Ја сам седео на прагу пред кућом. Држао само у руци некакву школску књижицу, али је нисам читао. Видео сам на прозору бледо лице моје матере, наслоњено на суху јој ручицу. У ушима ми је зујало. Нисам умео ништа да мислим.

У једанпут шкљоцну брава. Моје мајке нестало са прозора. Ја претрнух.

Врата се од велике собе отворише. На прагу стајаше он, мој отац!

Вес мало затурио, па му вири испод њега коса, и пада му на високо чело. Бркови се опустили, лице потамнело, па остарило. Али очи, очи! Ни налик на оне пређашње! Чисто посукнуле, утекле у главу, упола покривене трепавицама, полако се крећу, нестално и бесмислено гледају, не траже ништа, не мисле ништа. У њима нешто празно, налик на дурбин коме су полупана стакла. На лицу му некакав тужан и ми-

лостиван осмејак — није то никад пре било! Такав је изгледао мој стриц кад је пред смрт искао да га причесте.

Полако прође ходник, отвори врата од наше собе, промоли само главу унутра, па се, не рекавши ништа, брзо провуче. Затвори врата, па изађе на улицу и лагано се упути кум-Илиној кући.

Причао ми је после Тома, кум-Илин син, да се је мој отац с његовим затворио у једну собу, да су нешто дуго полако разговарали, да им је после донето хартије и мастила, да су нешто написали, ударили печате и тако даље. Али шта је то било, то се не зна, нити ће икад ико знати.

Око девет и по сати ми смо сви лежали у постељи, само мати што је седела с рукама у крилу, и безначајним погледом гледала у свећу. У то доба шкрипнуше авлијска врата. Мати брзо пирну у свећу, па и сама леже у кревет.

Мени је испод јоргана куцало срце, као да неко бије чекињем у груди.

Врата се отворише и мој отац уђе. Обрте се једном два по соби, па онда, не палећи свеће, скиде се и леже. Дуго сам још слушао како се преврће по кревету, па после сам заспао.

Не знам колико сам тако спавао, кад осетих нешто мокро на челу. Отворим очи и погледам: пун месец гледа право у собу, а његов паучинаст зрак пао на лице моје мајке. Очи јој затворене, лице као у неког тешког болесника, а груди јој се немирно дижу.

Више ње стоји мој отац. Упро поглед у њу и не миче се.

Мало после приђе нашем кревету. Гледа нас све, гледа моју сестру. Дође опет на сред собе, опет погледа у округ, па прошапута:

— Спавају! — Али се трже од свог шапата, и као да се окамени на сред собе. Дуго је тако стојао не мичући се, само што опазим по каткад како му сену очи, гледајући час на нас, час на матер.

Али ми ни једно ни ухом да макнусмо!

Онда он пође поребарке на претима чивидуку, а не скида ока с нас; скиде пажљиво онај сребрењак, тури га под цубе, натуче вес на очи па, брзо и целом ногом ступајући, изађе напоље.

Али тек што се врата притворише, а моја се мати исправи у кревету. За њом се диже и сестра. Као какви дуси!

Мати брзо али пажљиво уста, и пође вратима; за њом приста и сеша.

— Остани код деце! — прошапута мајка, па изађе напоље.

Ја скочих, па и сам пођох на врата. Сеша ме ухвати за руку, али ја се отргох и рекох јој:

— Остани код деце.

Кад изађох напоље, притрчим плоту, па све поред плота а испод вишања, довучем се до бунара и чучнем иза њега.

Ноћ је била убога дивота! Небо се сија, месец се пакли, ваздух свеж — нигде се ништа не миче. Онда видех оца како се надвири на прозор од момачке собе, па опет оде даље. Стаде најзад под кров од амбара, па извади пиштољ.

Али у исти пар, не знам од куд, створи се моја мајка уз њега.

Пренерази се човек. Упро поглед у њу, па блеји.

— Митре, брате, господару мој, шта си то наумио?

Мој отац уздрхта. Стоји као свећа, шупљим погледом гледа моју мајку, а глас му као разбијено звоно:

— Иди, Марице, остави ме... Ја сам пропао!

— Како си пропао, господару, Бог с тобом! Што говориш тако?

— Све сам дао! — рече он, па рашири руке.

— Па ако си, брате, ти си и стекао!

Мој отац устукну један корак, па блене у моју матер.

— Ама све! — рече он — све, све!

— Ако ће! — рече моја мати.

— И коња! — рече он.

— Кљусину! — каже моја мати.

— И ливаду!

— Пустолину!

Он се примаче мојој мајци. Гледа је у очи, чисто прожиже. Али она као један Божји светац.

— И кућу! — рече он, па разрогачи очи.

— Ако ће! — рече моја мати, — да си ти жив и здрав!

— Марице!

— Митре!

— Шта ти то велиш, Марице?

— Велим: да Бог поживи тебе и ону нашу дечицу. Није нас хранила ни кућа ни ливада, него ти, хранитељу наш! Нећемо ми бити ни једно гладни, док си ти међ нама!

Мој отац као да се мало занесе, па се наслони лактом на раме материно.

— Марице! — поче он, — зар ти?... — Загрцну се, а покри очи рукавом и ућута.

Мајка га ухвати за руку:

— Кад смо се ми узели, нисмо имали ништа осим поњаве, једне тепсије и два три корита, а данас хвала Богу пуна кућа.

Ја видим како испод бабиног рукава капну кап и блесну спрам месечине.

— Па зар си заборавио на чардак пун шишарке?

— Пун је! — каже отац гласом меканим као свила, а рукав превуче преко очију и спусти руку.

— Па шта ради она моја ниска дуката? Шта ће онај лежећи новац? Узми га у трговину!

— Уложићемо у жито!

— Па зар смо ми неки престари људи? Здрави смо хвала Богу, а здрава су нам дечица. Молићемо се Богу, па радити.

— Као поштени људи!

— Ниси ти неки туњез, као што има људи. Недам ја самих твојих руку за сав капитал Параносов, па да је још онолики!

— Па ћемо опет стећи кућу!

— Извешћемо нашу дечицу на пут, — каже мати.

— Па ме неће мртва клети... Откад их нисам видео!

— Ходи, да их видиш! рече мати, па га као неко дете поведе за руку.

Али ја у три корака већ у соби. Само што пришаптах мојој сестри: „лези“, па навучох јорган на главу.

Управо њих двоје ступају преко прага, а на цркви грунуше звона

на јутрење. Громко се разлеже кроз ноћ, и потреса се душа хришћанска. И као талас сухо грање, тако њихов звук односи бољу и печал, кида уже таштине, а скрушена душа разговара се с небом...

— Сине, устани да идемо у цркву!...

* * *

Кад сам ишао лане у Београд по јеспан, видео сам у Топчидеру Перу Зеленбаћа у робијашким хаљинама. — Туца камен!"

Б О К А.

— Алекса Шантић. —

Наша мила Боко, невјесто Јадрана,
Покривена небом к'о од плаве свиле,
Љепша си од твоје приморкиње виле,
И свијетлија си од њеног ђердана.

Никада се тебе нагледао не би!
Но да ми је једно: да постанем валом
Сињег тл мора, па пред твојим жалом
Да вјечно шумим и да пјевам теби,

И да с тобом гледам на твој Ловћен плави!
Па једнога дана кад се Господ јави,
Кад орлови наши високо заброде,

И са твојих рука пану гвожђа тврда,
Да побједну химну слушам с твојих брда,
И да с тобом славим дан златне слободе!

С Е Ј А Ч И. ★)

— М. Бојић. —

К'о луталице које клетве прате,
С далеког југа, са судбином Јова,
Ево нас к теби, наш ледени брате,
Охоли, мада без рода и крова,
Чекамо смели своја гробља нова.

Кроз векове смо крв нештедно лили.
Још ангорске су пољане румене
И кланци Карста, што су крв нам пили.
Једренске сени стидом обливане
Панонске кличу ране затрвене.

★) Ови стихови су писани поводом одласка наших пукова у Русију. — Ур.

И још се редом наше кости сеју
По острвима и у воде стране,
У пустињама, где самуми веју,
И хладној степи. И кад сунце стане,
С лешина наших сите беже вране.

А ватре древне, згашене и сиве,
Уздахом шаљу посланице мукле.
Мртваце тамо остависмо живе.
И к'о Ахасфер, кога Господ укле,
Тражимо равни до у бескрај пукле.

И Васељена њива наша поста
За семе части — које сунцу сиже.
Господе, казне зар не беше доста?
Време је жетви, дан косидбе стиже,
Време да плоча с гробова се диже.

К'о луталице које патње прате,
С чежњивог југа, са судбином Јова,
Ево нас к теби, наш ледени брате,
Охоли, мада без рода и крова,
Спремни смо гробља да сејемо нова.

ИЗ СТАРОСТАВНЕ КЊИГЕ СИМЕУНА БАКА.

— Петар Кочић. —

„Света је ово и мудра књига. У њој је списана и запечаћена судбина свију земаља, свију народа, свију манастира, текија, цркава и други божји богомоља. Земље и народи, слушајте ријечи њезине, љубављу задануте, свјетлошћу божанском озарене, крвљу списане и запечаћене, а тамјаном и измирном окаћене. Земље и народи! Слушајте ријечи њезине и спасавајте се!

У Босни, срцу и снази сербског отечества, на иљаду и осам стотина и неколико година послје Крстова рожденија настаће превртанија и друга судија. Земљом ће завладати два господара. Један ће се звати Ићинђи, а други Биринђи. Ићинђи ће се почети силазити са пријестола, а Биринђи пењати. Ићинђији, кад се буде силазио са пријестола, запеће ђурчина за златан ексер, и неће моћи сићи; а Биринђији, кад се буде пењао, стаће Ићинђи ногом на подрпану, лисичију ђурчину, те се неће моћи попети. И тако ће то чудо и ругло остати за много и много година на поругу и срамоту роду чловјеческом.

Са Биринђијом доћи ће црни људи у бијелој кожи. Обрадоваће

им се тежак и лежак. Истом ће се послјије виђети да ти црни људи црно мисле, а још црње раде. Све што буде чесно и поштено у овом сербском отечеству пропиштаће од невоље љуте.

Опасност за вјеру и учевину. Дигнуће се људи аршинције и рачунције да бране вјеру од проклетог запада и отпадног Рима. Народ ће листом за њима поћи, али ће и' на по пута оставити.

Одма у почетку, кад се појави Биринђи са црним људима у бијелој кожи, пострадаће и осиротиће и многе свете задужбине. Тако, на прилику, манастир Гомјеница на Крајини љутој. Али ће се јавити чојек, истина зулумћар и делија, и у ракији извршиће свето и богоугодно дјело, и спашће од пропасти пребијелу Немањина задужбину.

Након много година иза тога јавиће се нови људи и прави синови овог сербског отечества. Кад се они јаве, залепршаће се барјаци, црљени ко крв, на свима брдима и по свима раскршћима, и на њима ће писати свјетлоснокрвавим словима: *Десетина и Трећина*. Народ ће разумјети то божањско знамење, поврвиће за њима, и тако ће се приметити љута и крвава кавга. Од свете и племените, за народ и отечество проливане крви створиће се дубоко, крваво море. Настаће морске буре и вјетрови. Морем, од источне стране, удариће силна далга о подривени и заљуљани пријесто, на коме ће дрхтати и стрепити привезани Иђинђи и Биринђи, подуватиће га и са страшним јавком и лелеком стрмоглавити у мрачни и бездани тротрокан на славу истиног Бога и вјечите правде.

Утолиће вјетрови и морске буре, изведриће се и уљепшати вријеме и, другог дана при рођају жараног сунашца, из тог дубоког, крвавог мора испливаће у свјетлосноцрљеној ођећи Мрко Унуче Црног Ђеда и завладаће овом благословеном и много напаћеном земљом. У славу и чест његову пропјеваће брда и долине, поља и планине, које су нијемо и језовито шутиле за царевања Иђинђијева и Биринђијева.

Света је ово и мудра књига. У њој је списана и запечаћена судбина свију земаља, свију народа, свију манастира, текија, цркава и други божји богомоља. Земље и народи, слушајте ријечи њезине, љубављу задануте, свјетлошћу божањском озарене, крвљу списане и запечаћене, а тамјаном и измирном окаћене. Земље и народи! Слушајте ријечи њезине и спасавајте се!

ИЗ „ГОРСКОГ ВИЈЕНЦА.“

(Бадње вече; владика Данило и игуман Стефан сједе код огња, а ђаци васели играју по кући и налажу бадњаке.)

Игуман Стефан:

Јесте ли их, ђецо, наложили,
у пријекрст ка треба метнути?

Ђаци:

Наложили, ђедо, ка требају
Пресули их бијелом шеницом,
а залили црвенијем вином.

Игуман Стефан:

Сад ми дајте једну чашу вина,
ма доброга и чашу од оке,
да наздравим старац бадњацима.
(Дају му чашу вина; он наздрави бадњацима и попи је.)

Игуман Стефан (чистећи брке:)

Бог да прости весела празника!
донесите, ђецо, оне гусле,
душа ми их ваистину иште,
да пропојем, одавно нијесам.
Не прими ми, боже, за грехоту,
овако сам старац научио.
(Дају му ђаци гусле.)

Игуман Стефан (поје:)

Нема дана без очнога вида
нити праве славе без божића!
Славио сам божић у Витлејем,
славио га у Атонску гору,
славио га у свето Кијево;
ал' је ова слава одвојила
са простотом и са веселошћу.
Ватра плама боље него игда,
прострта је слама испред огња,
Прекршћени на огњу бадњаци;
пушке пучу, врте се пецива,
гусле гуде, а кола пјевају;
с унучађу ђедови играју,
по три паса врте се у коло,
Све би река једногодишњаци,
Све радошћу дивном наравњено;
а што ми се највише допада,
што свачему треба наздравити!

Владика Данило:

Срећан ли си, игумне Стефане.
Како те је бог весела дао.

Игуман Стефан:

Млади синко, лијепи владико,
Само собом ноћас је весело,
а душу сам натопио капљом,
па се стара игра поврх вина
ка блиједи пламен по ракији.
То ми каткад старцу буди кости,
Спомене их на младе године.

Владика Данило:

Љепше ствари нема на свијету
него лице пуно веселости,
особено ка што је код тебе —
Са сребрном брадом до појаса,
а лице ти глатко и весело,
то је управ благослов вишњег.

Игуман Стефан:

Ја сам проша сито и решето,
овај грдни свијет испитао.
Отрови му чашу искапио,
познао се с гркијем животом.
Све што бива и што може бити,
мени ништа није непознато;
што год дође, ја сам му наредан.
Зла под небом што су свеколика
човјеку су прђија на земљу.
Ти си млад јошт и невјешт, владико!
прве капље из чаше отрови
најгрче су и најупорније;
о да знадеш, што те јоште чека!
Св'јет је овај тиран тиранину,
а камо ли души благородној;
он је састав паклене неслоге:
Уњ ратује душа са тијелом,
уњ ратује море с бреговима,
уњ ратује зима и топлина,
уњ ратују вјетри с вјетровима,
уњ ратује живина с живином,
уњ ратује народ са народом,
уњ ратује човјек са човјеком,
уњ ратују дневи са ноћима,
уњ ратују дуси с небесима.
Т'јело стење под силом небесном,
колеба се душа у тијелу;
море стење под силом небесном,
колебљу се у мору небеса;
волна волну ужасно попире,
о бријег се ломе обадвије.
Нико срећан, а нико довољан,
нико миран, а нико спокојан;
све се човјек брука са човјеком:
гледа мајмун себе у зрцало!



Напомена. — Неискуством страних слагача у првом српском додатку нашег листа поткрало се неколико штампарских погрешака. Молимо читаоце да их сами исправе.
Ур.

Le Gérant : Pierre JAHAN.

Imprimerie Universelle, J. A. CASSIGNOL, Dir., 48, Rue Claude-Vellefaux - Paris.

B.D.I.C

Pour tout ce qui concerne Rédaction et Abonnements, s'adresser uniquement au nom du Directeur de la Revue : 203, Boulevard Raspail, PARIS.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Nous rappelons à nos lecteurs que l'abonnement est terminé et nous les prions de bien vouloir le renouveler.

ABONNEMENTS

.....

Pour la France,

6 mois : 4 francs.

Pour l'Étranger,

6 mois : 5 francs.

■

Le Numéro : 75 centimes